

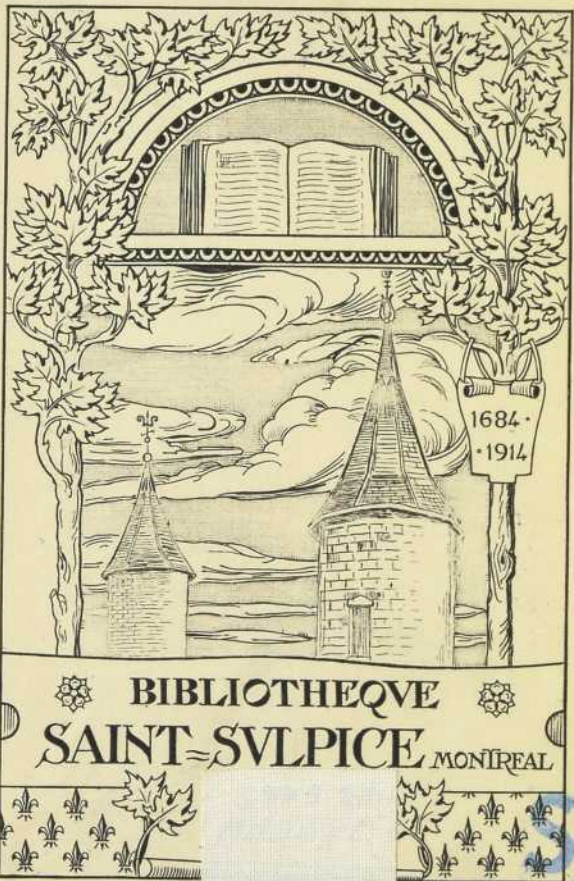
C843.52

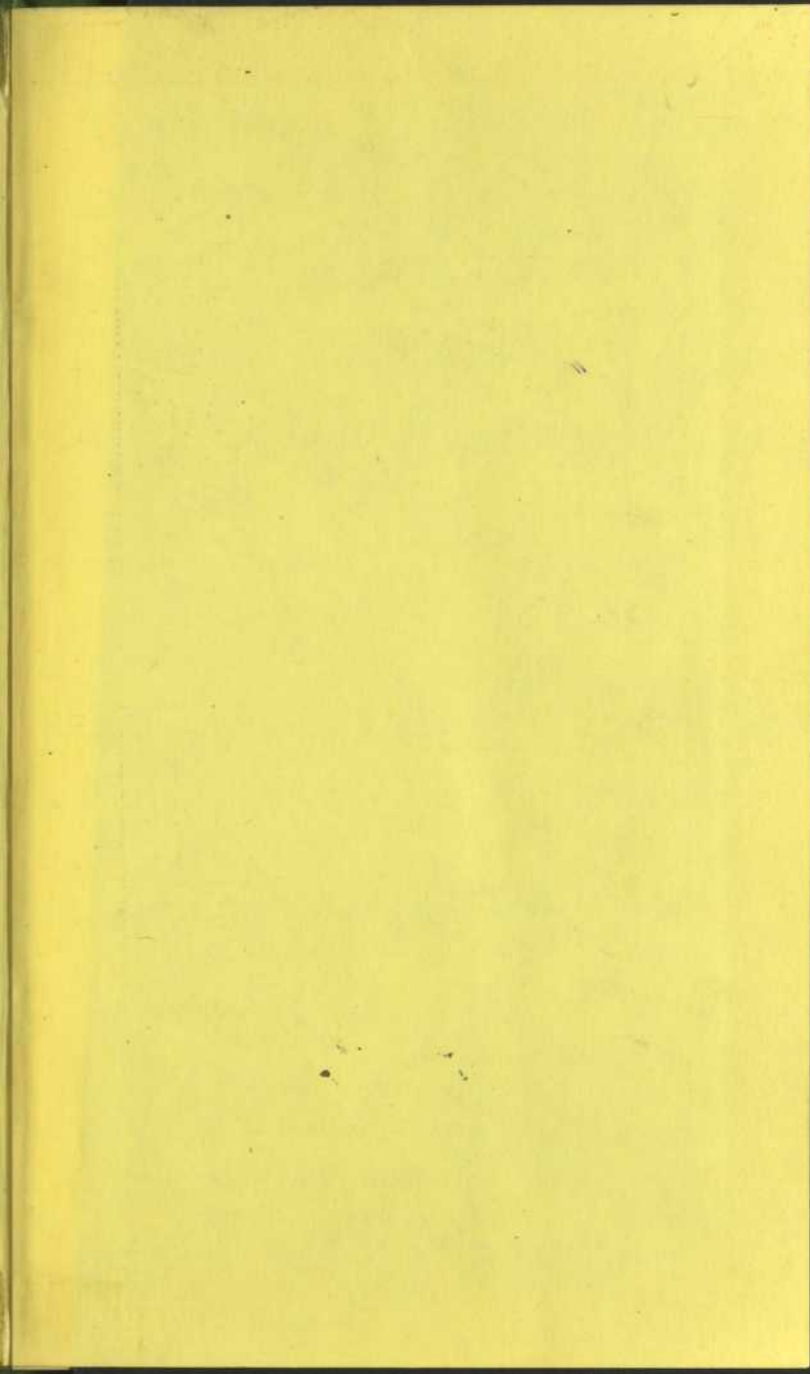
B233v

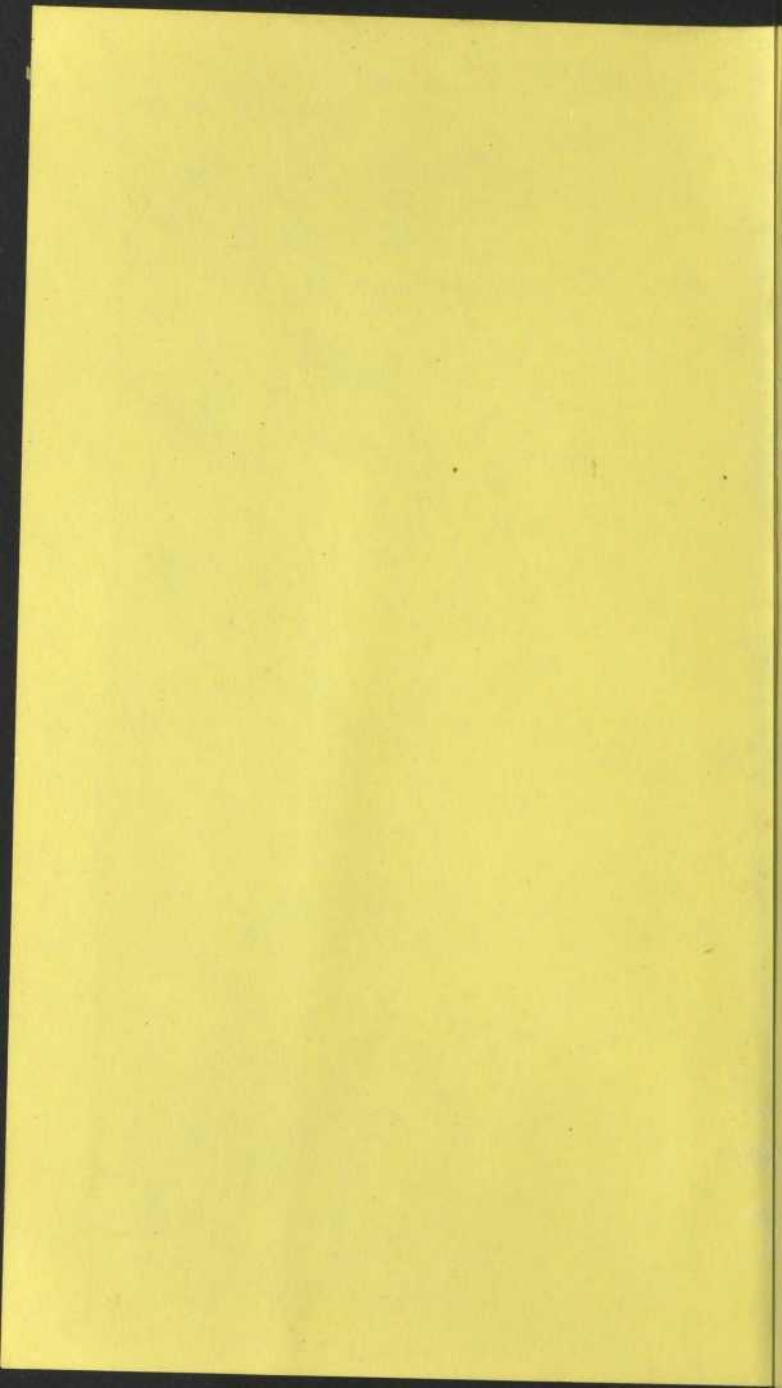
1953

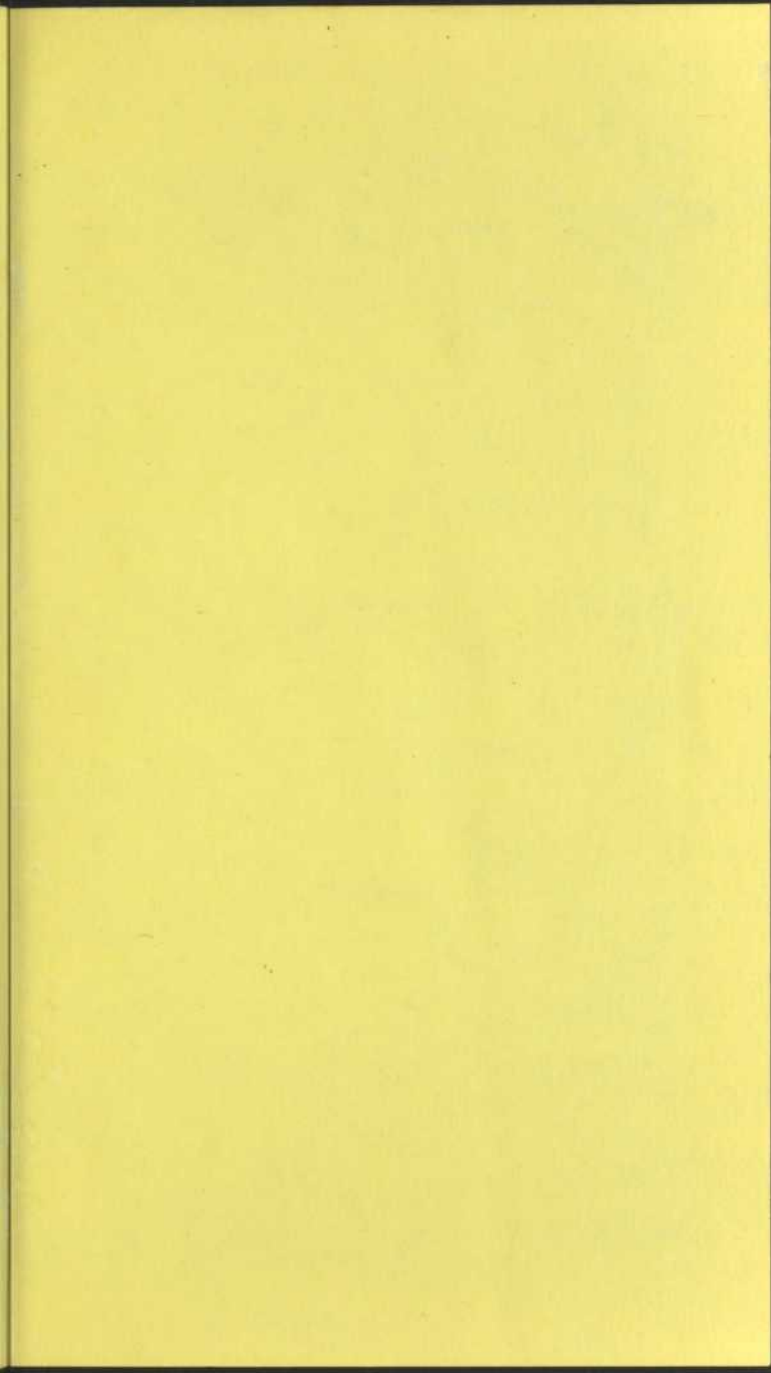
VIANNEY BELANGER

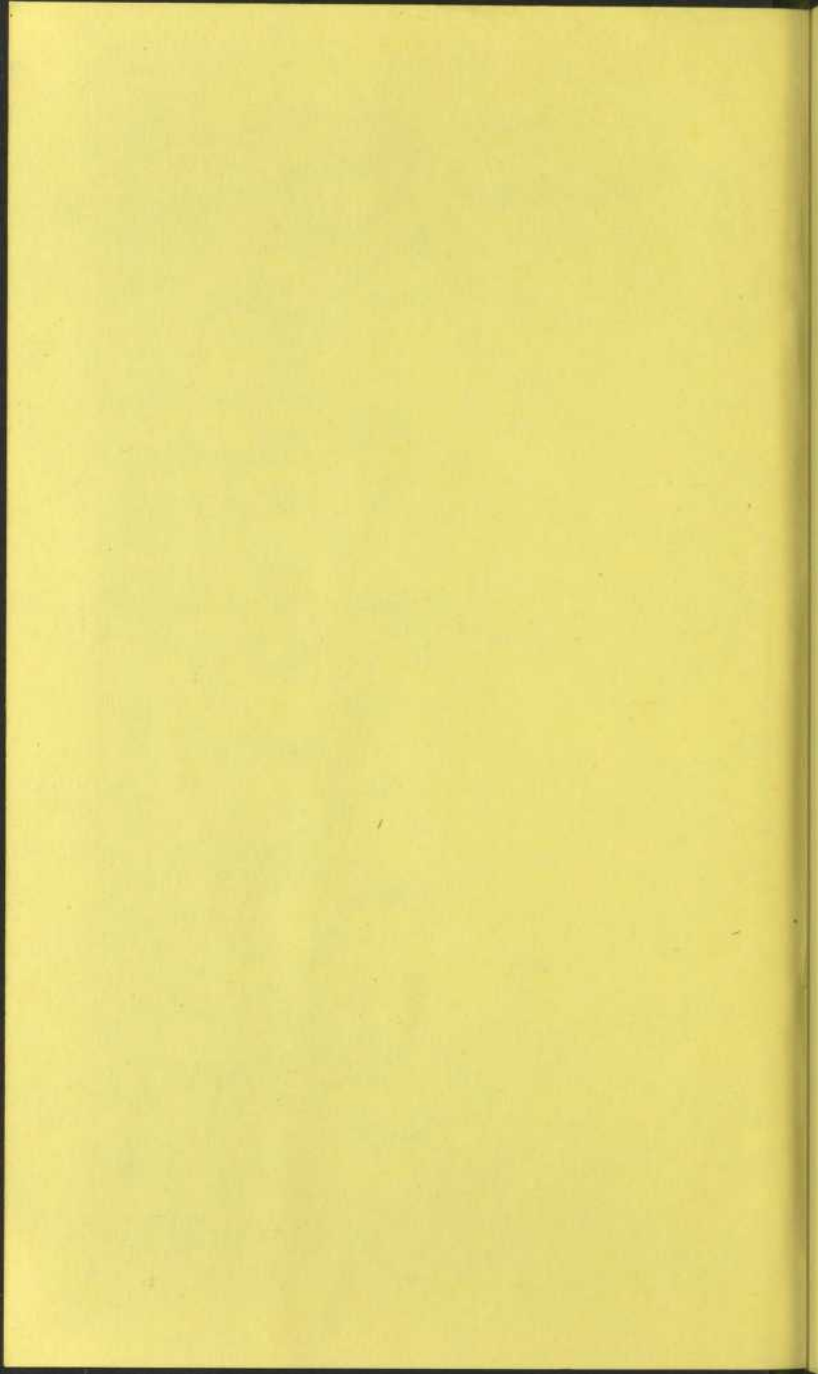
Relieur

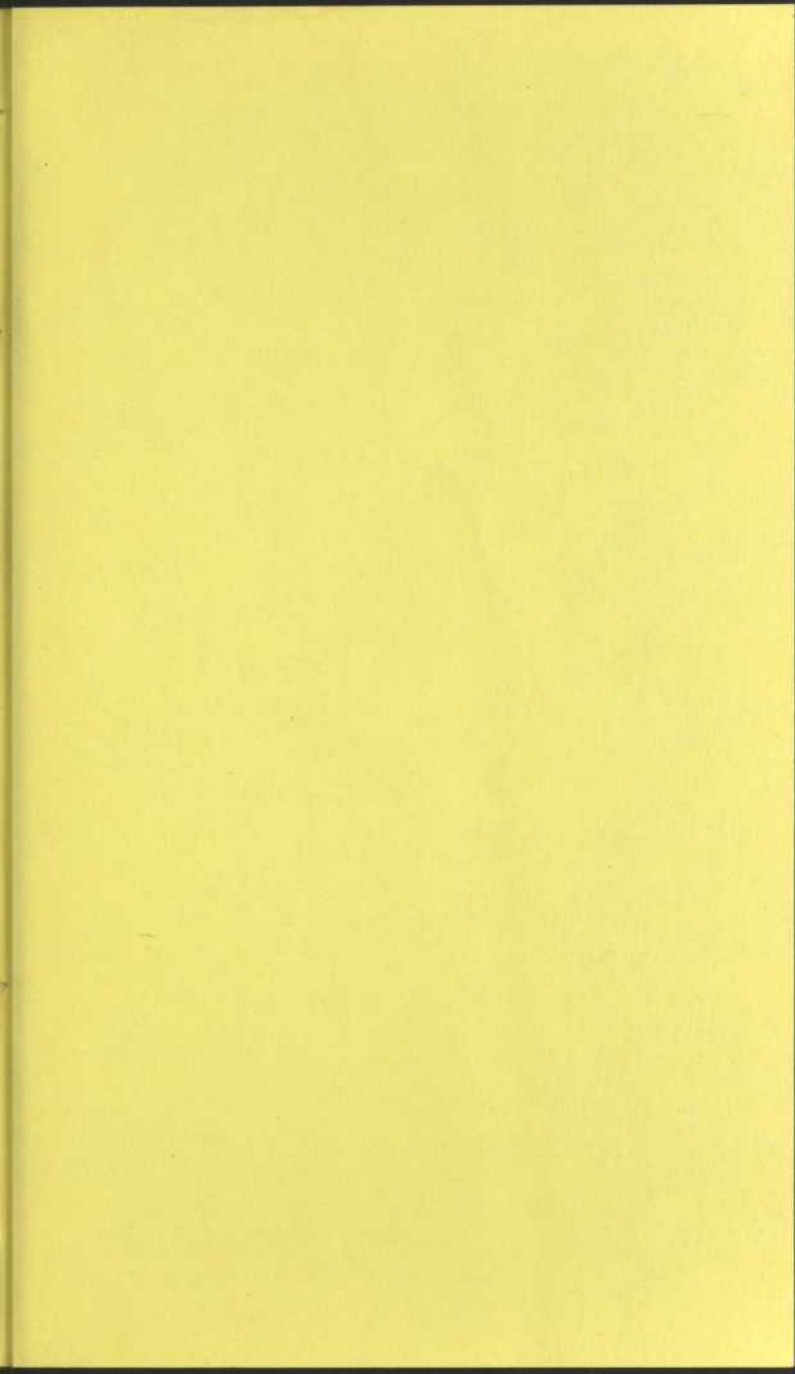


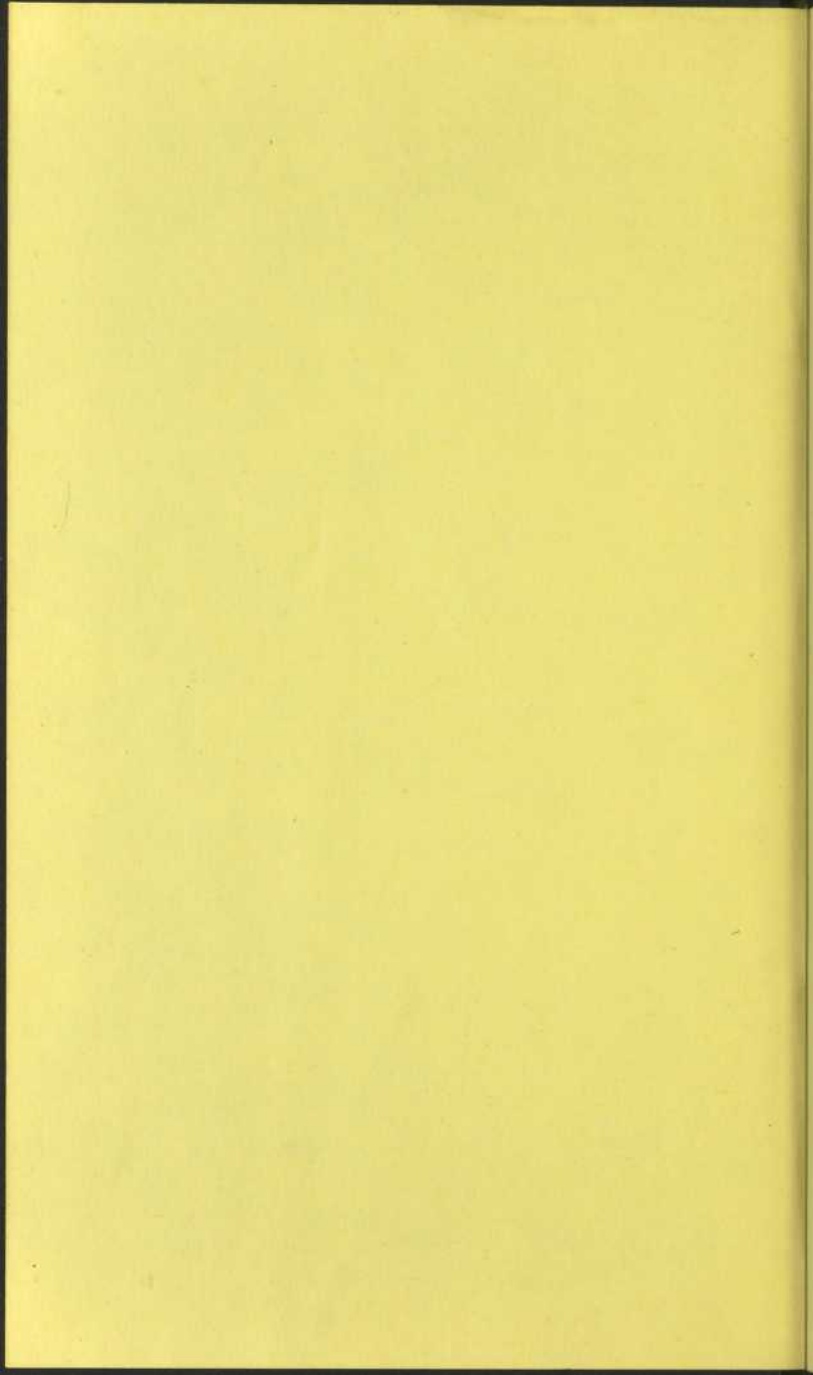


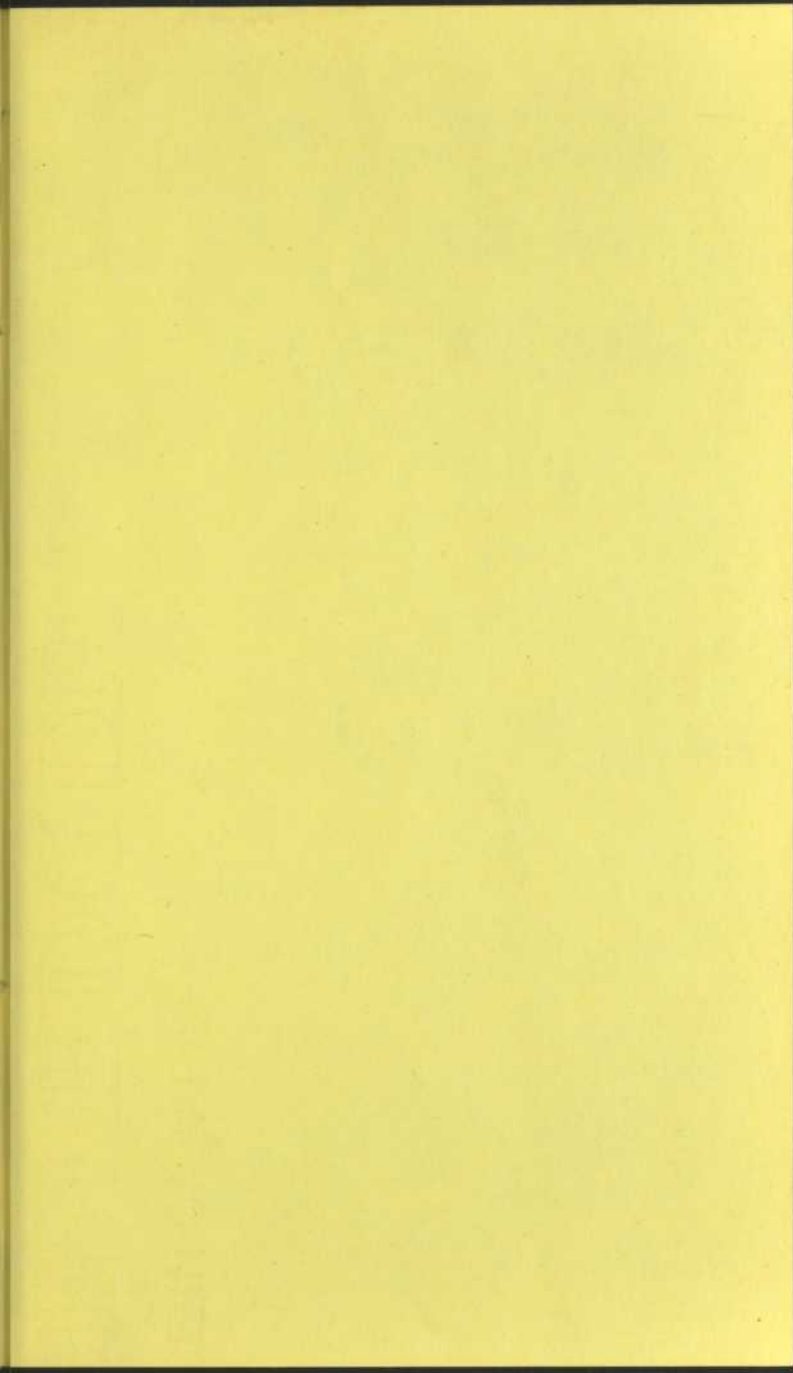


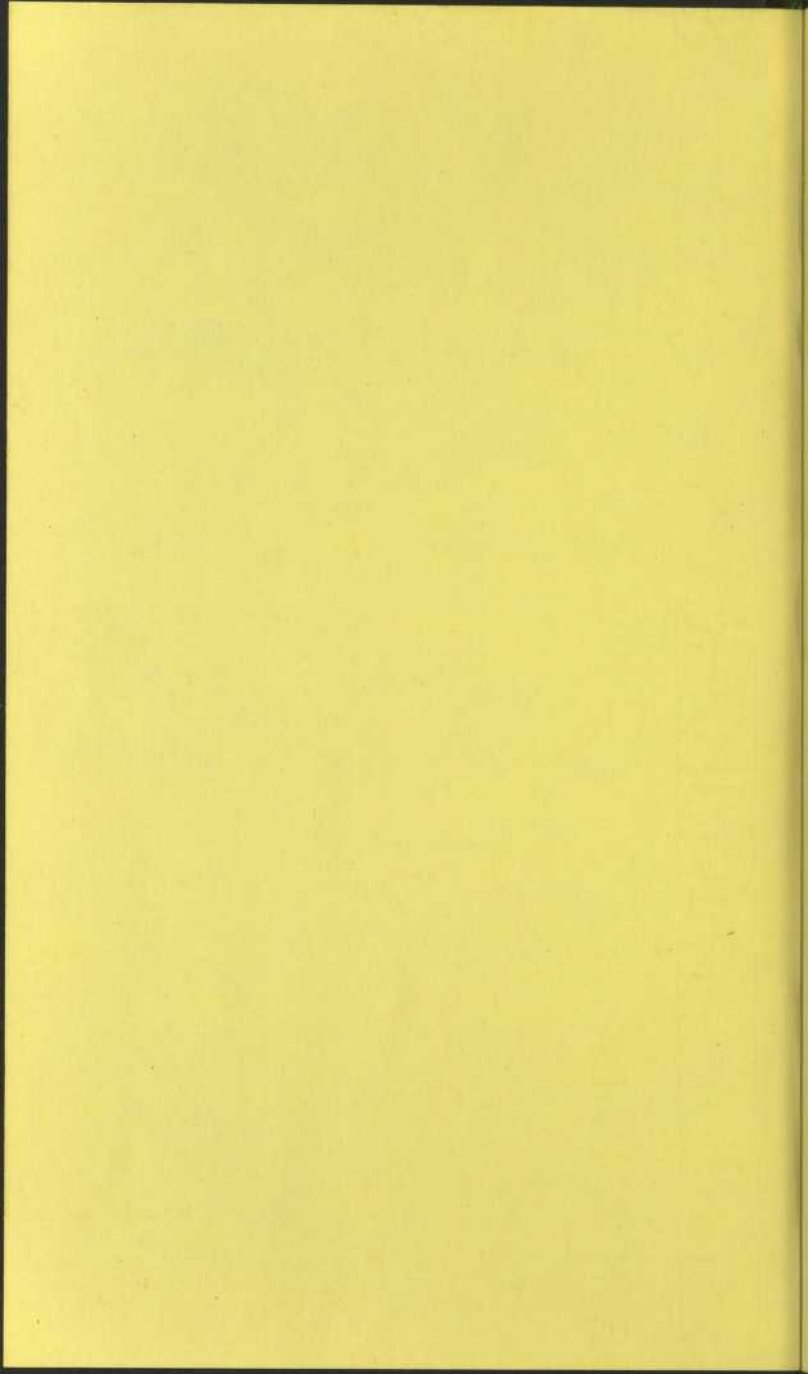


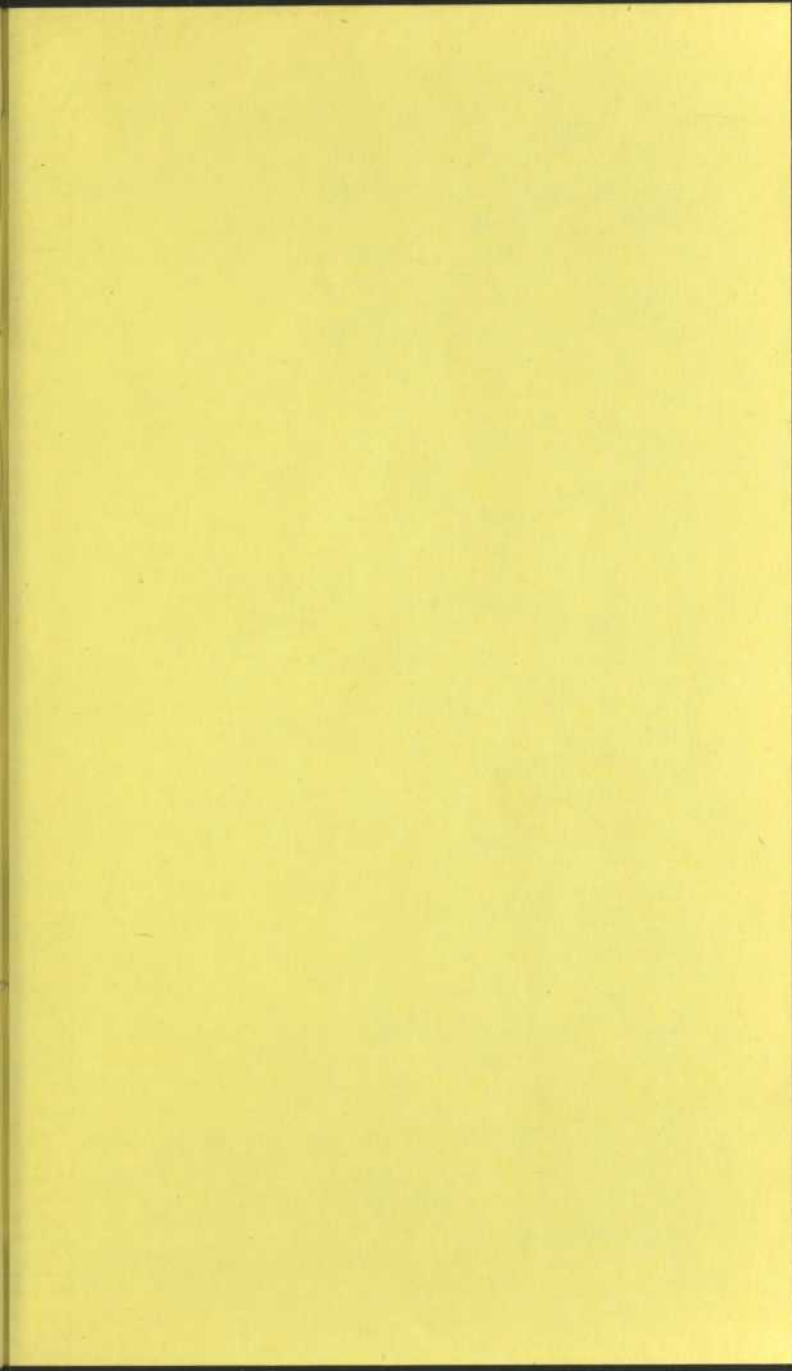


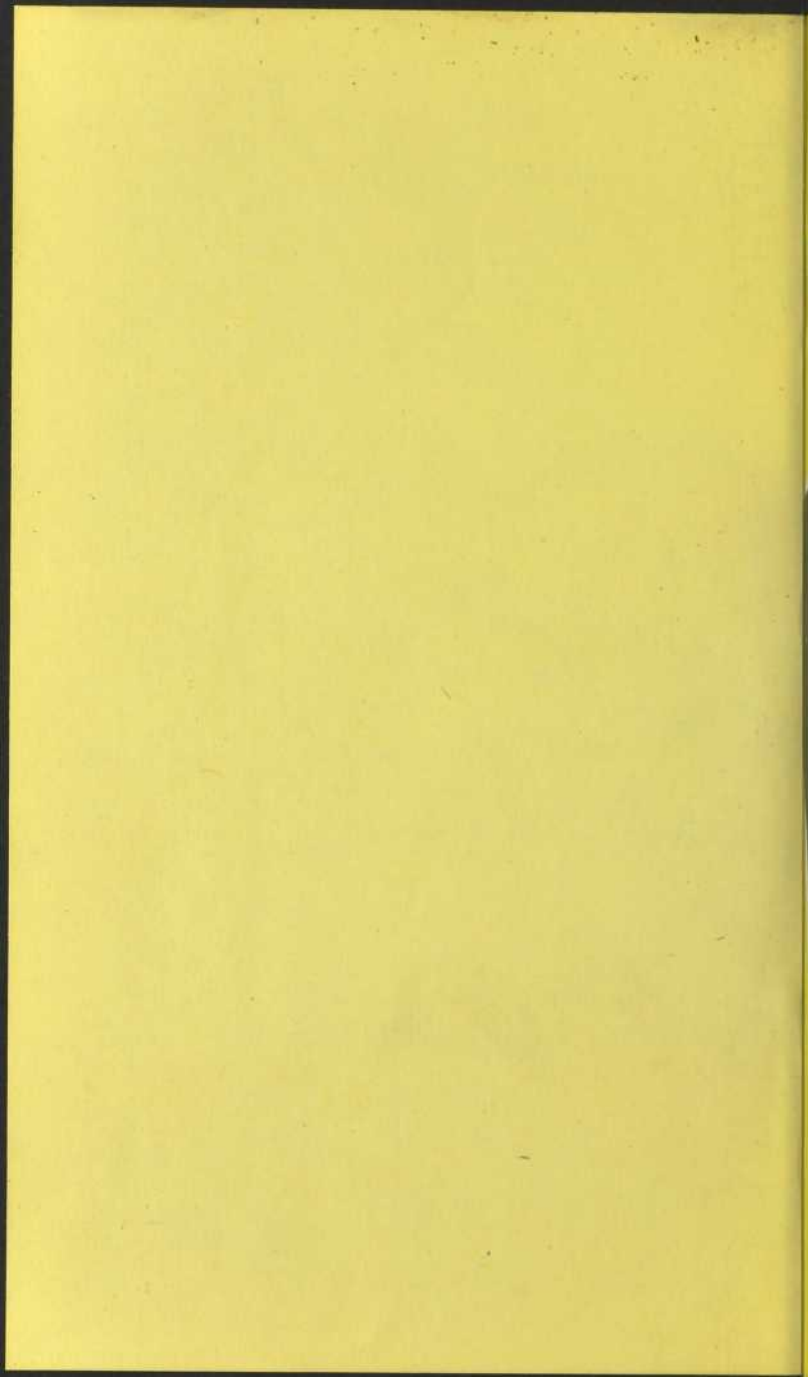










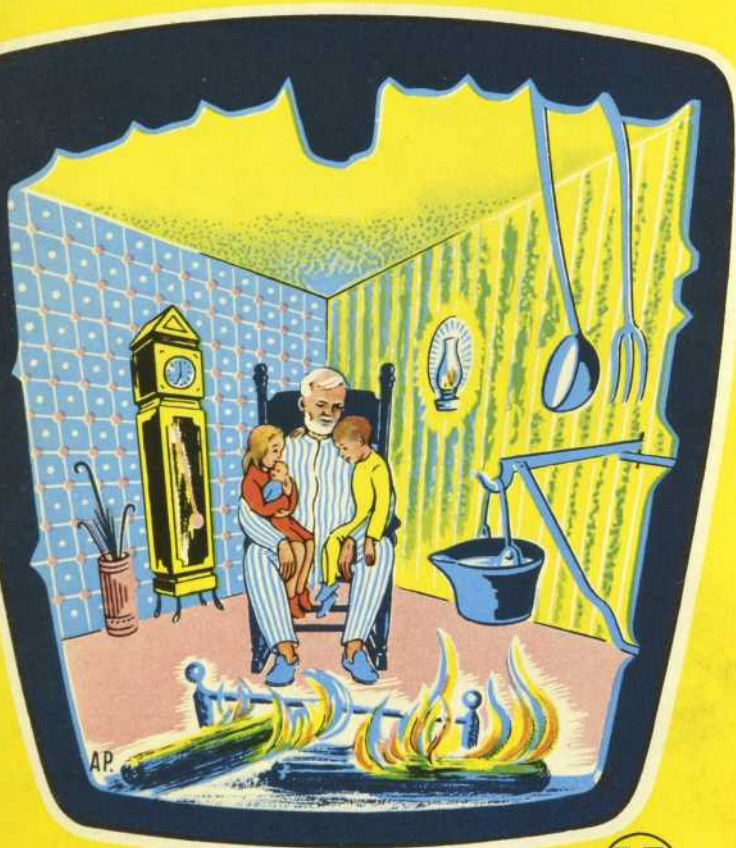


Les Contes du 90e MILLE
Grand-Père Sept-Heures

LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE

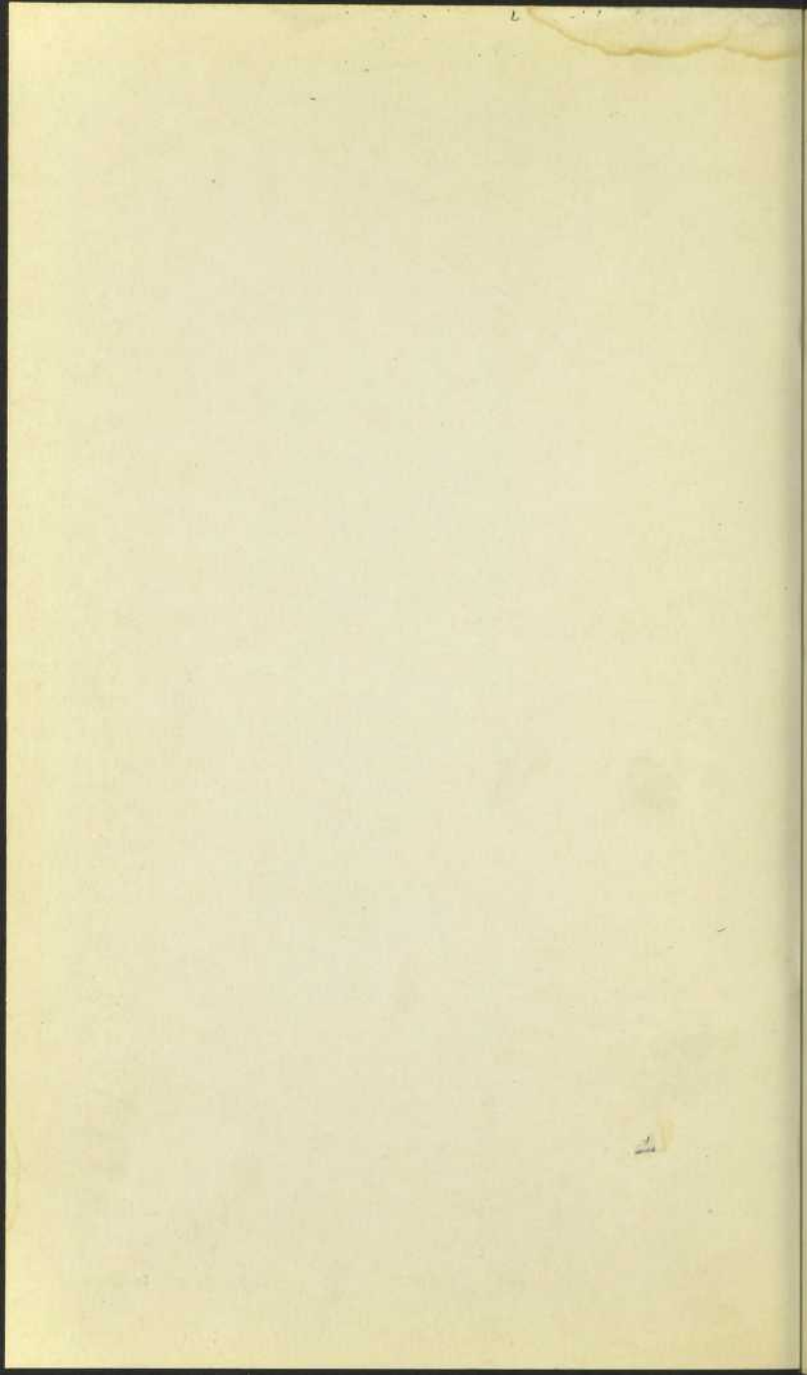
MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



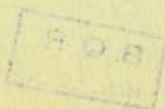
CHANTECLER

10



LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE



À M^{me} JULIETTE CARON-DUPONT

*dont L'Oiseau d'Euremus
recueilli à Saint-Jean-Port-Joli
est reproduit ici*

BIBLIOTHÈQUE

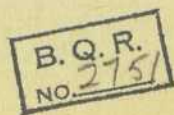
PS 309.112-711A2

9503

A7V5

1953

fs



LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE

Il y avait, ça fait longtemps, bien longtemps, deux petits royaumes voisins où régnaient la paix et le bien-être. Tous y vivaient dans la prospérité et le contentement. Ces royaumes étaient gouvernés par deux jeunes monarques qui mettaient tout leur temps et leur énergie à sauvegarder le bonheur de leurs sujets et à soulager la misère, s'il s'en trouvait quelque part. Ils auraient pu servir de modèles ailleurs, à d'autres pays qui se querellent et se font la guerre. Ils pratiquaient la justice et la maintenaient en tout temps et en tous lieux. S'il arrivait qu'un de ces deux royaumes eut à subir l'agression d'une puissance du dehors, tout de suite l'autre accourait à son secours et les deux alliés réunis défendaient en commun le territoire envahi. Toujours jusqu'à ils avaient réussi à refouler l'envahisseur qui avait imprudemment osé entamer le patrimoine d'autrui.

Au temps où commence cette histoire, un voile de tristesse était descendu sur les habitants de ces deux pays. Pour en saisir la

cause, il nous faut retourner dix-huit ans en arrière, pour assister à la naissance du premier fils du roi Hoglas, le monarque d'un des deux royaumes paisibles. L'arrivée d'un héritier fut célébrée par des réjouissances, et les fêtes eurent un écho parmi les habitants du pays voisin. Pendant quinze jours les sujets des deux royaumes fêtèrent l'avènement du jeune prince Phylidor — c'est le nom qu'on lui donna. Le roi voisin envoya à la cour du roi Hoglas une nombreuse délégation de nobles et de courtisans, porteurs de nombreux présents et de souhaits fervents de bonheur. La noblesse du royaume accourut présenter foi et hommages et des vœux de longue vie au fils du souverain. Comme bien d'autres, la jeune fée Svelta y vint dans un char ailé. Après avoir offert à l'enfant ses bons souhaits de beauté, de bravoure et de sagesse, elle s'en fut trouver la reine mère et lui remit un anneau, en disant :

— Voici, madame, un anneau que je nomme Anneau de la Délivrance. Je prévois qu'un jour, il pourrait bien se produire un incident imprévu dans la vie de votre enfant. Cet anneau préviendra la gravité,

en cette occurrence. En attendant, veillez bien sur lui. Au revoir !

La fée Svelta partit comme elle était venue, dans son char ailé.

Pendant les fêtes en l'honneur du jeune prince, la vieille fée Aigruchonne vint aussi pour voir le nouveau-né. Mais celle-là avait mauvaise réputation. Elle demeurait soit dans l'un ou dans l'autre des deux royaumes, mais personne ne savait au juste le lieu de sa retraite et on ne manquait pas de la redouter. Aussi l'entrée du château lui fut interdite. Elle dut s'en retourner, la figure crispée de rage et le cœur suintant la haine, mijotant la vengeance.

Deux ans s'écoulèrent à la suite de ces fêtes mémorables, et un événement tout semblable, à la satisfaction de tous, eut lieu dans le royaume voisin. La naissance d'une petite princesse fut accompagnée de fêtes où déborda la joie et l'allégresse. Comme à la naissance de l'enfant Philidor, la noblesse des deux royaumes accourut présenter foi et hommages à la nouvelle princesse qu'on nomma Irénol. La jeune fée Svelta y vint sur son char ailé, souhaiter à l'enfant beauté et sagesse, et elle ajouta :

— Peu importe ce qui arrive, tu vivras entourée de fruits délicieux et de fleurs éblouissantes.

La vieille fée Aigruchonne ne manqua pas, elle aussi, de se présenter. Mais elle dut retourner à la porte, qui lui fut fermée au nez. Son cœur plus que jamais était rempli de rage et de haine vengeresse.

La naissance du prince et de la princesse, c'est tout naturel, avait encore resserré l'amitié qui unissait les deux familles royales et on chuchotait en plus d'un milieu qu'au cours du temps, il y aurait union par mariage entre les deux familles régnantes.

Revenons en arrière pour reprendre ce récit au moment où un voile de stupeur et de consternation s'était abattu sur les deux royaumes, surtout sur les deux familles royales. Comme le jeune prince Philidor venait d'atteindre dix-huit ans et la jeune princesse, seize ans, leurs parents avaient résolu de célébrer les premières fiançailles de leurs enfants. Mais la veille du jour fixé pour les fiançailles, les deux héritiers présomptifs avaient disparu sans que personne puisse en trouver la cause. On rapporta cependant que la vieille fée Aigru-

chonne avait passé comme une trombe dans un nuage de fumée et de poussière. C'est tout. Les deux rois entreprirent des battues dans leurs royaumes, mais sans résultat. La consternation et le désespoir régnaient partout, aux châteaux comme dans les plus humbles chaumières.

En effet, rongée de l'esprit de vengeance pour les affronts qu'elle avait subis, la fée Aigruchonne s'était mise de la partie, bien qu'invisible, à la fête des fiançailles. Passant comme un tourbillon de vent, elle était venue sur les lieux avec son équipage de vieux chats volants. Sa première victime fut le jeune prince, qu'elle rencontra devant le château. Elle le métamorphosa en renard et lui donna l'ordre de s'éloigner dans les profondeurs de la forêt. Il fut forcé de lui obéir. Peu après, Aigruchonne vit la princesse Irèmol dans un bocage en arrière du château de ses parents. Elle l'enveloppa dans un drap blanc et s'enfuit avec son fardeau, transporté par ses chats volants dans une forêt qui n'avait jamais été visitée jusque là par être qui vive. Au milieu de cette forêt, elle enferma la princesse dans une pauvre cabane. Cette cabane était

emmurée d'une haie d'une grande hauteur. Dans ce mur, il n'y avait aucune issue pour la fuite. Là, elle abandonna sa captive à son triste sort.

Après l'emprisonnement de la princesse Irèmol dans la forêt, voilà qu'une mystérieuse transformation se produisit en tout ce qui l'entourait. La vieille cabane devint jolie maisonnette entourée d'un jardin où mûrissaient des fruits délicieux et où des fleurs éblouissantes s'épanouissaient à merveille. C'est le souhait de la jeune fée Svelta qui s'accomplissait, tel qu'elle l'avait énoncé à la naissance de l'enfant. La captive visita ce merveilleux jardin et entra dans la maisonnette pour y passer sa première nuit. Cette nuit fut longue et profondément triste. Mais enfin le matin lui apporta une surprise: après s'être habillée, elle mit la tête à la fenêtre et aperçut un petit renard bleu. Le joli renard, en dehors de la haie, avait réussi à introduire sa tête à l'intérieur. Là, il mangeait à belles dents des groseilles, dans une talle appétissante. Irèmol en éprouva une grande joie et regarda longtemps le petit renard, pendant qu'il satisfaisait son appétit. D'une voix douce et





caressante, le cœur palpittant, elle chantonna une invitation :

Tu manges toutes mes groseilles,

Petit renard joli,

Oui, mange-les, mes groseilles !

À ce chant, le renard lève la tête, comme s'il reconnaissait le son d'une voix qui lui est familière. Il sautille comme un jeune chien qui revoit son maître après une longue absence; il fait plusieurs fois le tour de la haute haie, cherchant un passage pour pénétrer à l'intérieur. Mais soudain, un bruit étrange vint de la forêt et il s'enfuit, disparaissant, au grand regret de la captive Irénol. Après le repas de midi, la princesse, rêveuse, regarde par la fenêtre et aperçoit de nouveau le petit renard bleu, happant à belles dents les fruits dans la talle de groseilles. Ravie de revoir son joli visiteur, elle veut l'attirer d'une voix douce et caressante, en chantonnant :

Tu manges toutes mes groseilles,

Petit renard joli,

Oui ! mange-les, mes groseilles !

Comme la première fois, le renard bleu se met à gambader de folle joie, mais le même bruit sort de la forêt et le renard s'enfuit, disparaissant aussitôt.

De son côté, la jeune fée Svelta avait appris le double malheur qui venait de s'abattre sur les deux royaumes alliés. Elle se mit tout de suite en campagne. Sa première démarche fut d'aller chez la reine, se faire remettre l'Anneau de la Délivrance, qui avait été déposé en un lieu de sûreté. Muni de ce puissant talisman, Svelta se mit à la recherche du prince changé en petit renard bleu. Par pure intuition elle s'attendait à le retrouver près de la chaumière où était détenue sa fiancée, la jeune princesse.

C'est l'approche de la bonne fée, nulle autre, qui avait causé la fuite du renard bleu, quand il happait les groseilles, et ce n'est qu'au déclin du jour qu'elle parvint à rejoindre le fuyard. Lui remettant l'anneau, elle lui recommanda d'aller, le lendemain matin, à la prison de la captive et de lui faire accepter l'Anneau de la Délivrance.

Le matin suivant, la princesse Irèmol ne

fut pas surprise d'apercevoir le renard bleu dans la haie. Seulement il ne mangeait pas, comme les autres jours. Elle se met à fredonner d'une voix douce :

Mange, mange toutes mes groseilles,

Petit renard joli,

Oui, mange-les, mes groseilles !

Cette fois, le renard ne cherche qu'à pousser sa tête dans la petite ouverture près de la talle de groseilles. Elle s'approche tout doucement de lui, craignant qu'il ne tente de s'enfuir. Quel plaisir elle éprouve au moment où, arrivée tout près, elle va lui poser la main sur la tête ! Un petit objet brillant tombe de sa gueule. Elle le ramasse ; c'est un anneau. Étonnée, elle l'enfile dans son doigt. Un éclatement formidable déchire l'air. Les yeux encore fermés par le choc, les deux fiancés se réveillent dans une clartée dorée, empourprée, transportés qu'ils avaient été du coup dans le bocage du palais royal, le jeune prince Philidor aux genoux de la princesse Irènoï. Ce bruit étrange s'était répercuté jusqu'au château et tout le personnel, en alerte, s'était jeté aux portes et aux fenêtres. O merveille,

voilà qu'à leurs yeux apparaissent ensemble, tout joyeux, le prince et la princesse qu'ils avaient crus à jamais perdus.

Sur leurs brisées arriva au château une troupe de gendarmes qui tiennent, enchaînée, la vieille fée Aigruchonne. Ils l'avaient enfin relancée jusque dans son antre infernal. On l'enferma dans le donjon des grands criminels, où elle finit par mourir desséchée par la rage.

Au milieu des acclamations, les jeunes fiancés royaux entrèrent au château, acclamés avec frénésie, eux-mêmes ne se possèdent pas de joie et de bonheur.

Les fiançailles solennelles eurent lieu comme il avait été décidé depuis longtemps, suivant la coutume. La jeune fée Svelta était parmi les convives. Elle ne manqua pas de prodiguer à ses protégés de nouveaux souhaits de bonheur. À la mort de leurs parents les vieux monarques, le prince Philidor et la princesse Irèmol montèrent, la main dans la main, sur les deux trônes réunis. Leurs royaumes se fondirent en un seul et, sous l'empire des nouveaux souverains, sages et justes, leurs sujets continuèrent à vivre prospères et heureux.

Tous les ans, le roi Philidor et la reine Irè nol allaient en pèlerinage, visiter l'enclos ou le petit renard bleu avait retrouvé sa fiancée, la jeune princesse. Lorsque les époux royaux eurent beaucoup de jolis enfants, Irè nol, leur mère, leur racontait l'histoire du petit renard et de la talle de groseilles. Elle la terminait toujours, le cœur ému, par le refrain de jadis :

*Mange toutes mes groseilles,
Petit renard joli,
Oui, mange-les, mes groseilles !*

L'OISEAU D'EUREMUS ¹

Un roi très riche possédait un immense verger, qui produisait toutes sortes de fruits. Le verger était aux soins de ses esclaves. Une nuit, le roi apprit en rêve qu'un des pommiers de son verger allait produire une pomme d'or, une fois, tous les sept ans. Mais cette pomme merveilleuse ne resterait dans l'arbre que d'une nuit à l'autre. Puis elle disparaîtrait.

Le roi fait venir ses trois fils et leur raconte son rêve. Il leur demande comment il faudrait s'y prendre pour empêcher la pomme merveilleuse de disparaître dès le premier matin.

Le fils aîné dit :

— Au temps venu de la pomme d'or, je monterai me cacher dans l'arbre et je guetterai. Je saurai qui vient la chercher.

Le soir arrivé, il tient parole et monte dans les branches de l'arbre; il se cache si près de la pomme d'or qu'il peut la toucher.

¹ Ce conte est basé en partie sur Le Phénix Doré (livret No 1 de la présente série). Son intérêt n'en est pas pour cela diminué. (Note des éditeurs.)

La soirée lui paraît longue, comme il est seul et sans remuer. Il a beau se frotter les yeux pour se tenir réveillé, vers minuit il s'endort. Au petit jour, il se réveille, voit que la pomme a disparu. Le roi, son père, qui l'attend, se montre bien mécontent. Il faut attendre encore sept ans pour une pomme d'or.

Sept ans passés, le deuxième fils vient dire à son père :

— C'est mon tour ! Je vais monter dans l'arbre et guetter si bien que, ne craignez rien, je ne m'endormirai pas. Je l'attraperai, celui qui enlève la pomme.

Le roi répond seulement :

— Essaye-le, mon fils !

Le guetteur monte dans l'arbre. Lui, pour se tenir éveillé et pour éloigner les mal-faisants, chante des chansons. Mais sur l'heure de minuit, fatigué, il s'endort aussi. Le lendemain matin, pas besoin de vous dire qu'il n'y a plus de pomme d'or. Le roi, encore plus désappointé, devient tout triste.

Voilà sept ans d'écoulés. Cette fois, c'est Tit-Jean, le plus jeune fils, mais le plus fin, qui vient trouver son père. Tout confiant,

il est prêt à guetter la pomme à son tour.
Le roi répond :

— Essaye-le toi aussi, mon fils !

Tit-Jean grimpe et s'assied dans l'arbre, sans se cacher. Il met la main sur la pomme, une belle pomme d'or. De l'autre main, il la caresse et la regarde avec orgueil. Puis il se dit :

— Comme ça, en la tenant de la main, même endormi, je ne pourrai pas manquer d'apercevoir celui qui cherchera à cueillir la pomme.

Tit-Jean, qui avait une bien belle voix, se met à chanter ses chansons les plus gaies. Ça n'empêche pas que, comme ses frères, il s'endort à minuit, tout en serrant la pomme dans ses mains. Au premier rayon de soleil il se réveille. La pomme est partie et il ne s'est aperçu de rien. Seulement sur sa manche se trouve une belle plume, une plume d'Euremus. L'Euremus, il faut vous dire, est un oiseau qui a autant de plumage que de ramage. Aucun violon ni air de musique ne peut accompagner son chant, tant celui-ci est merveilleux. Tit-Jean, pensif, sait bien que pour trouver l'oiseau D'Euremus il faut faire un long trajet. On doit,

en effet, courir autant de lieues que l'oiseau a de plumes.

Tit-Jean réunit ses frères et leur tient ce discours :

— Grayons un bateau pour aller en pleine mer à la recherche de l'oiseau d'Euremus. C'est lui qui a volé les pommes d'or dans le verger de notre père, le roi.

Les trois frères prennent donc leur départ. Il naviguent longtemps, longtemps, entrent enfin dans une grande anse. Ils atterrissent et chacun prend son bord. Tit-Jean prend le nord, pénètre dans les bois. Les autres filent à travers le désert.

Tout à coup, Tit-Jean entend une plainte et aperçoit un loup étendu tout le long d'un corps d'arbre. Le loup, sans se lever, dit :

— Bonjour, Tit-Jean !

— Tiens, un loup qui parle !

Il s'approche, il demande :

— Tu parles, toi qui es un loup ?

Le loup se plaint gros et dit :

— Bon Tit-Jean, j'ai une épine plantée dans la patte. Veux-tu me l'arracher ?

Tit-Jean ne veut pas faire voir qu'il a peur. Il prend donc son courage à deux

mains, se penche sur le loup et lui arrache l'épine d'un coup sec.

— Tu m'as rendu un grand service, toi. À mon tour, je veux t'en rendre. Tu cherches l'oiseau d'Euremus, je le sais. Dors ici, cette nuit. Demain, j'irai avec toi. Je te promets que tu l'auras, cet oiseau au si beau plumage.

Tit-Jean se demande si c'est là un piège, mais il n'ose pas s'en aller. Mort de fatigue, il finit par s'endormir près de son nouvel ami. Le lendemain matin, le loup se réveille le premier et va chercher des fruits pour leur déjeuner. Rassuré, Tit-Jean mange de bel appétit. Il a besoin de forces pour continuer son long voyage. Le loup l'invite à monter sur son dos. Et les voilà en route, Tit-Jean à califourchon sur le loup.

À l'orée d'un bois, au pied d'une grosse montagne, le loup s'arrête et Tit-Jean saute par terre. Des rayons dorés du soleil brillent sur un des flancs de la montagne. Tous deux restent transis d'admiration.

— Tit-Jean, dit le loup, vois-tu là-bas un point brillant ? C'est là qu'est l'oiseau d'Euremus. Tu vas t'y rendre tout seul. Mais avant de partir, prends cette poignée de poils.

Le loup s'arrache une poignée de poils et la lui donne.

— Garde-la, dit-il, mais en cas de danger, jette-la. L'oiseau que tu veux capturer est aux soins de sept lions. Il est dans une vieille cage. Souviens-toi qu'il ne faut pas changer cet oiseau de cage, même si tu vois une plus belle cage à côté de lui. Si tu le changeais de cage, il se mettrait à chanter et réveillerait les lions.

Tit-Jean se dirige vers la belle montagne, marche, marche longtemps. Il aperçoit enfin un beau palais doré, qui reluit. Les lions, couchés autour de l'entrée, sont assoupis et n'ont pas connaissance de son passage. De plain-pied, il entre dans le palais et voit dans une vieille cage toute rouillée l'oiseau d'Euremus, dont le plumage est encore plus magnifique qu'il ne se l'est imaginé. Il trouve que c'est grand pitié de laisser un si bel oiseau dans une cage si laide. Il le déménage donc d'une cage à l'autre. Tout aussitôt l'oiseau se met à chanter, à turluter. Ses notes claires et pures réveillent les lions et les mettent en fureur. Sans perdre un instant, Tit-Jean saisit la cage, s'élançe par-dessus les lions

et jette derrière lui la poignée de poils que le loup lui a donnée. La poignée se change en une montagne hérissée d'arbres et de buissons. Les lions se débattent dans les broussailles, rugissent, mais ne peuvent pas aller plus loin.

Le loup n'est pas bien content de Tit-Jean, son protégé. Mais à cause du grand service que notre héros lui a rendu, il se contente de dire :

— Saute encore sur mon dos ! Tes traverses ne sont pas finies.

Tit-Jean s'installe sur le dos du loup et les voilà partis.

Au bout de quelque temps, le loup s'arrête, essoufflé et dit :

— À un jour d'ici, il y a un cheval à la crinière d'or. Ce cheval est gardé par quatorze lions. Les quatorze lions ne te feront aucun mal, pourvu que tu ne changes pas la bride du cheval. Cette bride est bien vieille. Portant en main la cage de l'oiseau, tu monteras sur le cheval pour retourner chez ton père. Mais fais bien attention, mon Tit-Jean !

Tit-Jean part, marche, marche, jusqu'à ce qu'il se trouve devant une écurie entourée

de quatorze lions. Il entre sans difficulté et aperçoit le cheval dans une écurie qui n'est pas ordinaire. Un beau cheval avec la crinière en or. Mais sa bride est si vieille que Tit-Jean, encore une fois oublieux, se dit qu'on ne peut pas laisser pareil cheval si mal bridé, quand on a sous la main une bride neuve, toute garnie de diamants, avec le mors de bride en argent. Il change donc la bride du cheval, qui se met aussitôt à hennir et à piaffer. Trop tard, Tit-Jean se souvient des conseils du loup. Les lions réveillés et en fureur ne lui laissent pas grande chance. Heureusement qu'il possède encore une demi-poignée de poils du loup. Il la lance sur les lions et elle se transforme en une forêt impénétrable. Tit-Jean file sur la route, à bride abattue. De son côté, le loup commence à trouver Tit-Jean bien désobéissant. Mais il veut bien lui donner une troisième preuve de son amitié.

En soupirant, le loup dit à Tit-Jean :

— Monte encore sur mon dos. Dans un jour, je te déposerai au château où vit une belle princesse.

La journée suivante, les voyageurs s'arrêtent, en face d'un beau palais qui reluit

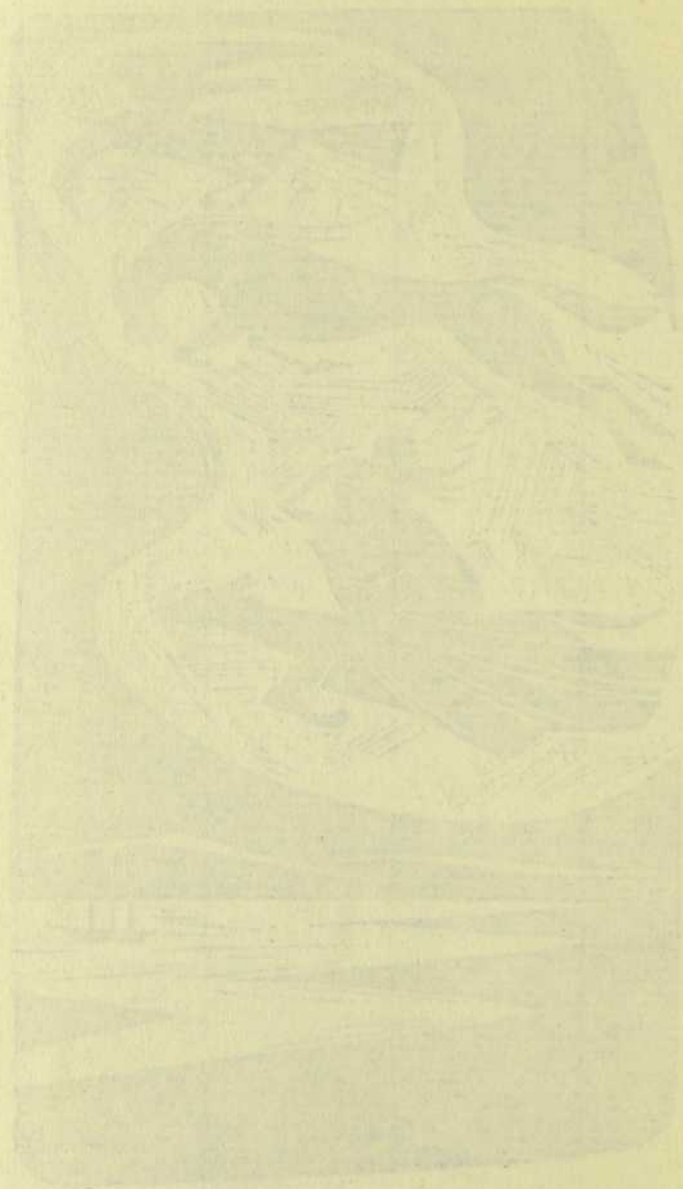
comme le soleil. C'est là qu'est endormie la princesse. Encore une fois, le loup fait des recommandations à Tit-Jean :

— La princesse est la plus belle de tout le royaume. Ses cheveux d'or l'enveloppent comme un manteau. Sa robe de satin blanc est toute garnie de diamants, rien de plus merveilleux. Tu peux l'enlever à condition de ne pas la réveiller. Si tu la réveilles, cette fois, c'est à vingt-et-un lions que tu auras affaire.

Le loup s'arrache une autre poignée de poils et la donne à Tit-Jean.

Tit-Jean entre dans le château sans difficulté et parvient jusqu'à une grande salle toute brillante de lumières avec des dorures. C'est aveuglant comme le ciel et là, couchée sur un canapé de velours bleu pâle décoré d'étoiles, la jeune fille est endormie. Jamais on n'a vu sa pareille en beauté. En extase, Tit-Jean s'approche, touche du bout des doigts aux cheveux dorés. Mais il ne se sent pas le courage de soulever dans ses bras une princesse qui est plus pure qu'une sainte. Toujours qu'à la fin il se décide et, puissant, il saisit la belle endormie. Dans un élan d'amour, il la presse si fort contre





son cœur qu'elle se réveille. Elle n'est ni surprise ni effrayée, pas le moins du monde. Au contraire, elle passe ses bras autour du cou du jeune homme, en criant :

— Tit-Jean, Tit-Jean !

Au son de sa voix, les lions se réveillent et se mettent à rugir.

Sans perdre un instant, Tit-Jean, à cheval, s'élançe avec son trésor et ne manque pas de jeter derrière lui la poignée de poils, qui se transforme aussitôt en montagne hérissée de grands arbres et de broussailles. Séparé des lions par cette montagne, il file sans crainte, à toute vitesse. En route, la princesse s'est endormie. En arrivant, le loup, bien content, lui dit :

— Mon Tit-Jean, combien tes frères vont être jaloux de toi ! Tu as gagné à toi seul l'oiseau d'Euremus, le cheval à la crinière d'or et la plus belle princesse au monde. Il te faudra prendre des précautions. Je vais te reconduire au bateau où tes frères t'attendent, mais pendant le voyage de retour, reste avec tes trésors, dans la cale. Ne sors pas avant d'être rendu à bon port.

Tit-Jean, cette fois, obéit à la lettre. Mais ses frères l'ont vu arriver avec l'oiseau

d'Euremus, le cheval à la crinière d'or et la princesse de toute beauté. Ils cherchent à le faire sortir et monter sur le pont. Tout le temps ils l'appellent et le tourmentent, si bien qu'à la fin, il cède et monte les rejoindre. D'un tournemain, un de ses frères le pousse à l'eau, par-dessus bord, en pleine mer. Une chance qu'il sait nager. Il nage, nage. Le loup, qui a tout vu de la grève, se précipite à l'eau, s'approche de Tit-Jean et lui crie :

— Prends ma queue, c'est moi qui vais te conduire. Il faut faire notre possible pour arriver au port un jour avant tes frères. Pendant ce temps, ne crains pas ! L'oiseau, le cheval et la princesse, en ton absence, resteront comme morts.

De leur côté, les frères naviguent à pleines voiles en se dirigeant vers le château. Mais ils sont bien désappointés de rentrer au port avec toutes leurs trouvailles qui ne donnent aucun signe de vie. Une fois débarqués, ils racontent à leur père une histoire à leur façon : Tit-Jean a dû s'écarter, une fois à terre. Il est parti vers le nord, dans un bois, mais n'en est pas revenu. Le roi, rêveur, se demande cependant comment

réveiller l'oiseau d'Euremus, le cheval et la princesse.

Sur ces entrefaites, Tit-Jean arrive avec le loup et, avant d'entrer au château, tous deux s'aperçoivent que les frères sont arrivés les premiers, avant eux.

Le loup continue à protéger Tit-Jean et le change en vieux mendiant avec une longue barbe et portant, par devant et par derrière, un écriteau où on lit : « Guérit de tous les maux. »

L'intendant du château voit rôder ce mendiant qui guérit de tous les maux et se demande si, peut-être, il ne saurait pas réveiller l'oiseau, le cheval et la belle de leur sommeil léthargique.

Le roi fait appeler le mendiant, sans reconnaître Tit-Jean. Celui-ci dit tranquillement au roi que l'oiseau, le cheval et la princesse ne sont qu'endormis. Ça ne sera pas long. Il va les réveiller. Approchant de la cage, il l'ouvre et prend sur le bras l'oiseau d'Euremus. L'oiseau se réveille et se met à chanter sept beaux airs de musique. De l'oiseau, Tit-Jean passe au cheval et le flatte. Le cheval se mâte en secouant sa crinière d'or, tout en hennissant de joie. Puis

Tit-Jean se tourne vers la princesse. Il la prend doucement dans ses bras et son cœur bat les cent coups. La princesse se réveille. Elle n'a pas l'air de s'apercevoir que c'est un vieux mendiant qui l'embrasse. Toute joyeuse, elle s'écrie :

— Tit-Jean, mon Tit-Jean !

Le roi ne comprend plus rien. Il regarde et regarde. Tit-Jean se tourne vers lui, son père, et il lui touche à la barbe en disant :

— Mon bon père, le roi !

Quand le roi apprend ce qui s'est passé, il veut faire prendre les deux méchants frères et les faire jeter dans des basses-fosses pour les punir, mais Tit-Jean proteste. Lui-même leur donnera une bonne leçon, mais pour le moment il tient à remplir sa promesse au loup d'aller le rencontrer dans le bocage, à sept heures du matin.

À l'heure du rendez-vous, le loup dit à Tit-Jean :

— Avant de nous séparer, Tit-Jean, j'ai un service à te demander. Tu le trouveras difficile, mais il ne faut pas me le refuser. Tue-moi d'un coup raide ! Puis coupe-moi en petits morceaux. Mets les morceaux sous un plat que je vais te donner.

Tit-Jean ne peut se résoudre à pareil crime mais le loup insiste, en l'assurant que son secret se révélera de lui-même, au moment même où les morceaux seront mis sous le plat. Sans rien y comprendre, Tit-Jean tue le loup, le hache en petits morceaux, commence à les mettre sous le plat, quand tout à coup apparaît un beau jeune homme habillé comme un prince. Le prince dit :

— Tit-Jean, c'est moi qui suis le loup. La princesse est ma fille. J'ai été métamorphosé en loup par un jeteur de sorts. Tu m'as délivré et je t'en remercie. Allons ensemble au château. Je te donne ma fille en mariage. Tu l'as bien méritée.

Bien heureux, Tit-Jean accepte du plus profond de son cœur. Il dit à ses frères qu'en guise de rétribution, il les désigne comme garçon d'honneur à son mariage. La meilleure leçon qu'il veut leur donner, c'est de bonté.

Le reste n'est pas bien long. Le mariage se fait avec grand éclat. La princesse est belle à ravir. Elle et Tit-Jean, montés sur le cheval à crinière d'or, font sauts et cabrioles pendant que l'oiseau d'Euremus chante les sept plus beaux airs de musique.

LE ROI AVARE ¹

Il y avait une fois un roi du nom de Kanus. Il était fabuleusement riche, mais avare et méchant. Sa richesse restait enfouie dans des voûtes souterraines et secrètes. Sans femme ni enfant, il n'avait de parent qu'un frère, Morphète, co-héritier avec lui. Mais il le laissait crever de faim, pour la seule excuse qu'il lui avait joué de mauvais tours.

Or un jour, Kanus se décida à rendre visite à Morphète, dans sa retraite solitaire. Arrivant sans l'avoir prévenu, il le trouve à bouillir la soupe. Avec un marteau, il frappe la marmite, qui bouille sans être sur le feu (il venait justement de la sortir du fourneau).

— Morphète, que fais-tu là ?

— Je cuis ma soupe, Kanus. Je ne suis pas riche comme toi, il me faut ménager. Je me sers d'une marmite enchantée. Pas besoin de feu et de bois dessous. La soupe

¹ Ce conte est une variante de « Poisvert joue des tours » (livret No 5 de la présente série). (Note de l'éditeur.)

bout aussitôt que je frappe la marmite avec mon marteau. Elle n'est pas battue.

— Mon ami, c'est merveilleux. Il me faut cette marmite, à moi qui ai des servantes paresseuses. Jamais la soupe n'est prête à temps. Combien la marmite ?

Morphète, tout jubiland, entrevoit un bon marché à faire. Il répond :

— Tu dois comprendre, Kanus, que je ne peux pas facilement me séparer de cette marmite. C'est tout ce que je possède de précieux. Mais, entre frères, il ne faut pas marchander. Je ne puis te la refuser; elle est de cent écus.

— C'est entendu, voilà cent écus.

Morphète, en possession d'une telle somme, s'oublie un instant et saute au cou de son frère, qu'il embrasse. Kanus aussitôt retourne à son palais avec la précieuse marmite, la remet à son cuisinier et lui recommande de ne jamais se servir d'autre désormais. Avec celle-ci, on peut se passer de feu. On n'a qu'à la frapper d'un marteau.

Le cuisinier, malgré sa bonne volonté, a beau frapper du marteau la marmite, la soupe ne cuit pas. Il s'en va se plaindre au roi, qui se rend compte de la nouvelle super-

cherie de son frère. Entrant dans une terrible colère, il jure, il tempête contre son gueux de frère, Morphète. C'est un sale tour qu'une fois de plus, il vient de lui jouer. Il se décide donc à le faire mourir. Pour en finir, il donne à ses serviteurs l'ordre de le faire coudre dans un sac et de le jeter au large.

Voilà Morphète dans un sac. Tout le long du trajet, il se débat dans le sac et crie :

— Non, je ne veux pas épouser la fille du roi, non je ne l'épouserai point.

Un jeune homme, gardien d'un troupeau de moutons et de brebis, regarde passer le cortège. En entendant les paroles : Non, je ne veux pas épouser la fille du roi, non, je ne l'épouserai pas, il accourt et dit à Morphète :

— Moi, je me marierais bien à la fille du roi !

— Ouais ! répond Morphète. Mets-toi à ma place alors et tu la marieras.

Morphète sort du sac et met l'autre dedans, puis se sauve chez lui avec le troupeau de brebis.

Kanus, le voyant passer au loin et criant Ourche ! Mourche ! ne peut croire à ses yeux.

— Saperlipopette ! toi ici ? J'avais appris que tu étais mort, dans la rivière.

— C'est bien trop vrai. Tu m'as fait jeter dans la rivière. Mais ce n'est pas une rivière comme une autre, celle-là. Dans la rivière il y a un grand pâturage et un beau troupeau de brebis qui y broute. C'est celui-ci que j'ai ramené. Mais si tu m'avais fait jeter un arpent plus loin, je serais tombé dans une mine d'or, la plus riche au monde.

Kanus, une fois de plus, est prêt à tout croire. Il se met dans un sac et ordonne à ses serviteurs d'aller le jeter un arpent plus loin, dans la rivière merveilleuse.

Heureusement pour Morphète que Kanus n'en est jamais revenu. Il y resta avec sa mine d'or.

Tout le monde d'ailleurs en fut content, surtout après que Morphète, succédant à son frère cupide et avare, monta sur le trône. Il régna d'une toute autre manière : il fut généreux et charitable et ses sujets l'aimèrent sincèrement.

Cela m'a été raconté, il y a belle lurette,
par la vieille Marichette du rang des Sept-
Épinettes.

JEAN-LE-SOT

Son mari étant mort, la pauvre veuve avait sur les bras deux enfants, dont l'un encore au berceau. L'autre, âgé de douze ans, était dépourvu de toute intelligence ou, comme les gens le disaient : « Il n'en avait pas pour deux sous. » Il s'appelait Jean, mais on le connaissait sous le nom de Jean-le-Sot. La veuve s'adonnait pour son gagne-pain à tous les travaux les plus durs. Et de grand matin, avant de commencer sa journée d'ouvrage, elle se rendait au marché avec les pièces gagnées la veille, pour acheter quelque nourriture.

Or un matin d'été qu'il fait bien chaud, la veuve réveille Jean en lui disant :

— Ce matin, pendant que je vais au marché, fais bien attention à ton petit frère dans le berceau. S'il vient des mouches pour le réveiller, tu les chasseras.

Une fois la mère partie, Jean se place devant le berceau et attend, attend. Tout à coup une mouche entre en bourdonnant et elle va se poser sur le front du bébé. Il la chasse de la main.

— Mouche, va-t-en ! dit Jean. C'est maman qui l'a dit.

La mouche continue à voltiger au-dessus du berceau. Jean, cette fois, crie :

— Mouche, va-t-en ! Maman l'a dit. Va-t-en ! Va-t-en ou bien tu auras affaire à moi.

Mais la mouche n'en fait pas grand cas. Elle continue son manège à n'en plus finir. Jean-le-Sot s'impatiente pour tout de bon. Il s'en va quérir un gourdin, revient au berceau, et crie à tue-tête :

— Va-t'en, mouche ! ou je t'étripe.

La mouche s'envole, mais revient tout aussitôt à la charge.

À bout de patience, Jean soulève le gourdin et le rabat de toute sa force sur la mouche. Mais le sot, il assomme du coup l'enfant au berceau.

La mère revient du marché, entre, s'en va voir si l'enfant dort encore. Il est raide mort. Saisie d'horreur, elle dit à Jean :

— Pauvre enfant, tu as sans le vouloir tué ton petit frère. Enfuyons-nous avant que la nouvelle s'ébruite. Autrement les gendarmes vont arriver et ce sera la prison.

Tout affolée, la mère part en courant, disant à Jean-le-Sot de la suivre, les jambes à son cou. Après avoir fait un bout, elle se retourne pour voir si Jean la suit. Elle l'entrevoit dans la maison, tout entortillé, essayant de mettre les jambes à son cou.

— Ce n'est pas ça que je veux dire. Suis-moi le plus vite que tu peux. Tire la porte derrière toi. Viens-t'en !

— Tirer la porte, répète Jean-le-Sot sans bien comprendre.

— Oui, tire-la bien !

Déjà en retard et pressée, elle file sans se retourner sur la route, vers le bois le plus rapproché. Quelle n'est pas sa surprise lorsque, se retournant à l'entrée du bois, elle voit son fils tirant de peine et de misère la porte après lui. C'était trop tard pour lui faire reporter la porte dégoncée. Aussi s'enfonça-t-elle avec lui dans le bois, l'aidant à traîner la porte. C'est tout ce qui lui reste de sa maison.

Dans le bois, ils arrivent à un gros arbre, tout tortu, tout fourchu, tout branchu, tout feuillu. La mère décide de s'en faire un refuge pour la nuit qui approche. Couchée avec son fils Jean dans la plus haute four-

che, ils seront là à l'abri des bêtes sauvages qui ne manqueront pas de rôder aux alentours. Elle monte la première, suivie de Jean-le-Sot, qui grimpe derrière elle tirant sa porte derrière lui pour s'en faire un lit. Les voilà installés dans la fourche de l'arbre, la mère, Jean-le-Sot et la porte dégoncée.

Comme ils vont s'endormir, un bruit s'élève, se rapproche. Ce sont des hommes qui viennent à la file, dans la demi-obscurité. Ils s'arrêtent au pied de l'arbre fourchu, posent à terre les paquets et les ustensiles dont ils sont chargés, ramassent du bois mort, font un feu et préparent leur souper aux abords du brasier. C'est une bande de fins voleurs.

Après leur souper, les voleurs se mettent à compter leur argent; ils en ont des sacs bien remplis. L'argent luit à la lueur du feu, rien de plus beau !

Par un faux mouvement de Jean-le-Sot qui s'étire le cou pour tout voir, la porte glisse et dégringole et tombe avec grand fracas sur la tête d'un des voleurs qui, à ce moment, déguste un morceau de viande sur la pointe de son couteau. Son couteau

glisse, lui coupe la langue de bord en bord. Le sang coule et le voleur se lamente à tous les saints, de douleur et de frayeur :

— Au meurtre, au meurtre ! Sauve qui peut !

Sans songer à ramasser leur argent, qui jonche la terre, les autres voleurs du premier au dernier prennent les jambes à leur cou et décampent sans attendre leur copain aux lamentations. Ce dernier, se relevant tout étourdi, cherche à rejoindre la troupe des fugitifs et à les faire attendre en criant — sans langue il ne pouvait plus rien prononcer — des sons rauques du fond du gosier :

— Gara, gara, gara !

Les voleurs étaient si épouvantés qu'ils se rendirent bien loin avant de reprendre leur sang-froid. Pendant ce temps-là, la mère et Jean son fils descendirent de l'arbre tout fourchu, tout tortu, tout branchu, tout feuillu. À la lueur du bûcher qui se consumait, ils ramassèrent l'argent abandonné et se hâtèrent de s'éloigner dans le bois, avant que les malfaiteurs reviennent sur leurs pas pour chercher leur butin. Et Jean oublia sa porte dégondée.

La veuve et son fils Jean-le-Sot marchèrent toute la nuit sans étoiles. Le lendemain, ils arrivèrent à un petit village, où la mère, profitant de ses nouveaux moyens, acheta une maison assez éloignée des autres habitations. C'est là que tous deux ils vécurent bien tranquilles, sans réveiller la curiosité des villageois qui, eux, se mêlaient de leurs affaires.

Cette histoire, pour une histoire de Jean-le-Sot — et il y en a bien d'autres — finit ni trop bien ni trop mal. C'est comme dans la vie de tout le monde: il y a des hausses et des baisses, des joies et des tribulations, jusqu'au jour du bout des bouts, où tout finit.

UN GROS AGRÈS

Une fois, une veuve vivait bien pauvrement. Elle n'avait qu'un enfant, qui n'était pas bien futé. Il s'appelait Jean-Sotte.

Devenu grandette, Jean-Sotte voulut s'habiller comme un homme, en gilet et en culottes à bavalaises. Ainsi habillé, un dimanche, il voulut aller à la messe. Sa mère lui dit :

— Mon pauvre enfant, tu fais mieux d'attendre encore un an. Tu n'es pas assez fin pour aller parmi le monde. Tu pourrais y faire rire de toi.

— Rire ou pas rire, qu'est-ce que ça me fait à moi ?

— Arrange-toi comme il te plaît, dit la mère, résignée à son sort.

Jean-Sotte s'en va donc à la messe, se rend à la balustrade; il y fait plus de genuflexions et de signes de croix qu'il n'en faut, et il dit tout haut des *Oremus* et des *Amen*. Il sort de l'église avant l'*Ite missa est*, croyant l'office bel et bien terminé.

À la porte de l'église, il voit passer la fille du roi et la trouve si belle qu'il tombe

à la renverse. Il en devient amoureux. De retour chez sa mère, il lui dit :

— Maman, c'est la seule fille que j'aime. Il me faut la demander en mariage.

Sa mère répond :

— Tu as bien raison de songer à te marier; tu es en âge. Mais tu es trop pauvre et trop sot pour épouser la princesse du royaume. On ne te laissera pas même approcher d'elle.

Mais pour céder à sa lubie, elle veut bien lui prêter un coup de main.

— Va trouver Pierre Futé, fils de notre voisin. Rends-toi en ville avec lui et demande-lui de te contredire sur tout ce que tu diras.

C'est entendu, tout ce que Jean-Sotte dira sera contredit aussitôt par Pierre Futé.

Au cours de leur promenade, ils arrivent à la porte du château. Jean-Sotte dit à son compagnon :

— Je suis venu exprès pour épouser la princesse.

Frappe à la porte. Le roi en personne vient ouvrir :

— Mes petits jeunes gens, qu'est-ce qui vous amène comme ça ?

Jean-Sotte répond :

— Je suis venu vous demander la princesse en mariage.

— Tu n'es pas le premier. Dis-moi, es-tu riche en biens ?

Jean-Sotte répond :

— Ma mère est veuve. Nous avons une petite terre, pas bien grande, pas bien cultivée.

Son ami Pierre Futé, dont le rôle est de tout contredire, reprend aussitôt :

— Une petite terre ! . . . Monsieur le roi, c'est toute une seigneurie. La moitié de la ville est sa propriété, tant il est fortuné !

Le roi, pas trop fin lui-même, est prêt à tout croire. La moitié de la ville est la propriété de ce garçon ! Voilà sans doute le bon parti qu'il cherche pour sa fille. Appelant sa princesse, il lui fait signe que celui-ci est le bon, de lui faire de belles manières. Pendant qu'elle met sa robe, son bonnet et ses fanfreluches, il continue à causer avec le prétendant :

— As-tu un gros agrès d'agriculture ?

— Un tout petit agrès de rien du tout : une charrue à rouelle, une bêche à trois dents — il y en a une qui manque, une herse toute de travers, une charette à haridelles, un traîneau à bâtons . . .

— Un petit agrès ! reprend le contradicteur. Monsieur le roi, vous devriez le voir de vos yeux. C'est le plus gros agrès qui se soit jamais vu dans le canton de Bourguibus, où les moulins à vent bourdonnent cent lieues à la ronde.

Émerveillé, le roi dit à sa fille :

— Il ne s'en est pas encore présenté d'aussi bien greyé que lui. Fais-lui tes plus beaux yeux !

Croyant la partie gagnée, Jean-Sotte se retourne pour se gratter. La démangeaison qu'il a n'est pas endurable.

Le roi lui demande :

— Mon garçon, pourquoi te grattes-tu comme ça ?

Jean-Sotte répond :

— C'est un petit pou dans la raie.

— Ne m'en parlez pas ! reprend l'ami contradicteur. Ce n'est pas un petit pou, c'est une armée de poux. Il en est tout couvert !

Reprenant son bon sens, le roi renvoie sa fille à sa chambre, et referme la porte du château à la face de Jean-Sotte et de son contradicteur Pierre Futé.

Pour une fois, un conte ne finit pas par le mariage de Jean à la belle princesse.

LE LOUP MENTEUR

Une fois, c'était un loup qu'un chasseur avait pris dans le bois. Ce chasseur envoie son petit garçon lui donner à boire et à manger.

Quand le loup eut bien bu et bien mangé, le petit garçon lui demande :

— As-tu bien bu et as-tu bien mangé ? Es-tu satisfait ?

— Oui ! répond le loup. J'ai bien bu et j'ai bien mangé. Je n'ai plus faim du tout.

Le petit garçon s'en retourne à la maison, et son père lui demande :

— As-tu fait ce que je t'ai dit ? As-tu donné à boire et as-tu donné à manger au loup ?

— Oui, répond l'enfant. Je lui ai donné à boire et je lui ai donné à manger. Il n'a plus faim du tout.

Le père, qui est toujours porté à trouver les siens en défaut, va trouver le loup pour s'assurer, et il lui demande :

— As-tu été bien nourri ?

— Non ! répond le loup. Aujourd'hui, je n'ai rien eu à boire, rien à manger.

— C'est comme ça qu'on me trompe ! dit le chasseur, en rentrant à la maison.

Furieux, il renferme son enfant dans une chambre noire, au pain et à l'eau, pour le punir.

Le lendemain, il envoie sa femme donner à boire et à manger au loup.

Après avoir donné à boire et à manger à la bête, elle lui demande :

— As-tu bien bu et as-tu bien mangé ?

— Oui ! répond le loup, j'ai bien bu et j'ai bien mangé. Je n'ai plus faim du tout.

Quand la femme rentre à la maison, son mari lui demande :

— As-tu donné à boire, as-tu donné à manger au loup ?

— Oui ! répond la femme. Je lui en ai tant donné qu'il n'a plus soif ni faim du tout.

L'homme, pour s'en assurer, s'en va voir le loup et lui demande :

— As-tu bien bu et as-tu bien mangé, aujourd'hui ?

— Non ! On ne m'a rien donné depuis le matin. Je me meurs de faim et de soif.

Furieux, le chasseur rentre à la maison et il renferme sa femme dans la chambre noire, au pain et à l'eau, pour la punir.

Aussitôt remis de sa colère, il s'adonne à réfléchir et se demande si, après tout, le loup n'est pas un menteur. Il se déguise donc en vieille servante, une capeline sur la tête, des lunettes sur le nez et il va lui-même porter à manger et à boire à la bête. Puis il lui demande :

— Cette fois, as-tu bien bu et as-tu bien mangé ?

— Oui ! répond le loup. J'en ai tout plein mon saoul.

Le chasseur se hâte aussitôt d'enlever sa robe de vieille servante, d'ôter sa capeline et ses lunettes et de reprendre son accoutrement d'homme. Il retourne, une troisième fois, demander à la bête :

— Cette fois, as-tu bien bu et as-tu bien mangé ?

— Non ! je n'ai rien bu, rien mangé de toute la journée. Je crève de faim et je pâtis de soif. Jamais je n'ai reçu d'aussi mauvais traitement.

Le chasseur se fâche et s'indigne. Puis il déclare :

— Loup, tu n'es qu'un fieffé menteur ! C'est moi-même, déguisé en vieille servante, qui viens de te donner à boire et à man-

ger. Tu en as eu plein ton saoul. Il faut te donner une bonne leçon. Pour tes tromperies, tu mérites la mort.

Il prend sa hache et il lui tranche la tête. Puis il remet en liberté sa femme et son petit garçon. C'est comme ça quand on croit tout le monde et qu'on se fâche trop vite !

OUVRE-MOI TA PORTE !

Une fois, il y avait une poule, un dindon et un renard. Ils vivaient ensemble, au bord d'un bois, en bonne harmonie. L'hiver approchant, ils se bâtirent une habitation, chacun à sa manière. La poule se dressa un poulailler en paille; le dindon, une hutte en terre, et le renard une tanière en briques.

Un loup, pendant l'hiver, arrive de but en blanc devant les trois habitations; comme toujours il est poussé par la faim. En le voyant, la poule, le dindon et le renard barrent leur porte. Le loup approche du poulailler et il le sent de tous côtés. Frappant à la porte, il dit :

— Madame la poule, ouvre-moi ta porte ou je saurai bien me faire ouvrir.

— Monsieur le loup, tu peux bien aller te promener. Je n'ouvre pas ma porte à un maraudeur comme toi.

Le loup se retourne, lève la queue, pète et du coup rase le poulailler jusqu'à terre. Il se jette sur la poule et il la dévore en trois coups de dents.

Se retournant vers la hutte en terre du dindon, il frappe à la porte et dit :

— Père dindon, ouvre-moi ta porte ou je saurai bien me faire ouvrir.

Le dindon répond :

— Je n'ouvrirai pas ma porte à un maraudeur comme toi. Tu fais mieux de filer sur ta route.

Le loup se retourne, lève la queue, pète et du coup rase à plat la hutte en terre. Il se jette sur le dindon et il le dévore en trois coups de dents.

Se tournant vers la tanière du renard, il dit :

— Maître renard, ouvre-moi ta porte ou je saurai bien me faire ouvrir.

— Vante-toi tant que tu voudras, je n'ouvrirai pas ma porte à un maraudeur comme toi.

Le loup se retourne, lève la queue droit en l'air et pète. Mais la tanière en brique résiste à tout, sans perdre un seul bardeau. Furieux, le loup dit :

— Ça revient au même : je vais grimper sur ton toit et descendre par la cheminée.

Pendant que le loup se fabrique une échelle à même un sapin, le renard remplit son grand chaudron d'eau, le met sur le feu dans le foyer et fait bouillir l'eau.

Le loup grimpe sur la tanière en brique, se fourre dans la cheminée et se glisse dedans de peine et de misère. La fumée l'aveugle, l'étouffe. Puis il tombe dans le chaudron d'eau bouillante, où il meurt en hurlant de douleur.

Rusé comme un renard, se dit-on !

LE SABRE DE SEPT LIEUES

Une fois, c'était Tit-Jean. Fils unique, son père était roi, dans un royaume au bout de la terre.

Tit-Jean, devenu grand, reçoit pour son héritage un sabre. Ce sabre n'était pas du commun, il coupait sept lieues à la ronde. Avec son sabre, Tit-Jean part à pied, marche, marche, marche. Il entre dans une forêt qui est sombre et qui a bien long de traverser. Ça lui prend trois jours pour en voir le bout. Sorti de là, il arrive à une petite ville.

L'ennui ne tarde pas à le prendre. Il ne connaît personne, tout est étrange. Rendu hors de la ville, il s'arrête à la fourche de deux chemins et ne sait lequel prendre. Un passant, qui veut bien le renseigner, lui dit :

— Mon jeune homme, le chemin de gauche est pour tout le monde. Mais il fait bien des détours dans les traits-carrés. L'autre est le chemin de raccourci, de cinquante lieues de moins que le premier.

— Je prends le chemin de raccourci, dit Tit-Jean, qui a bien hâte d'arriver au bout.

— Écoute, avant de faire ton choix, lui dit l'étranger. Ce chemin est coupé par une rivière. Sur cette rivière, il n'y a point de pont.

— Mon idée est faite, reprend Tit-Jean : je pique au raccourci.

Marche, marche, marche. Arrive à la rivière sans pont. A quoi bon le sabre de son héritage sinon pour s'en servir ! Il coupe un grand arbre sur la rive et le fait tomber au travers du courant. Marchant sur l'arbre comme sur un pont, il manque de tomber à l'eau, tant l'arbre branle. Il remet donc pied à terre, coupe un autre arbre et le fait tomber à côté du premier. Cette fois, il peut traverser sans danger.

De l'autre côté, il arrive à une autre ville ; la route est bien raccourcie. La faim le prend, il entre dans un hôtel et demande à loger :

— J'ai faim que les boyaux m'en crient, dit-il à l'hôtelier. Donnez-moi un bol de cretons.

— Mon pauvre ami, reprend l'hôtelier, les cretons sont bien rares. Il n'y a plus de viande dans la ville.

Tit-Jean est surpris de cette nouvelle, lui qui n'a jamais manqué de cretons, de bou-

lettes, de pâtés, de tourtières, de ripaille.

Il demande :

— Qu'est-ce qui est arrivé, voulez-vous bien me le dire ?

— Le roi n'est pas capable de garder de bêtes à cornes. Ses vaches, ses bœufs, ses chèvres et ses moutons ont été détruits dans la forêt. Il a armé ses vachers et ses bergers, mais ils ont péri comme tout le reste. Il a levé une troupe, il l'a envoyée au bois, armée jusqu'aux dents. On n'en a plus entendu parler. C'est la ruine et la terreur partout.

Tit-Jean lève son sabre vers la forêt et dit à l'hôtelier :

— Va trouver le roi et demande-lui de m'envoyer avec le reste de ses animaux dans les champs et dans les bois. Je les lui ramènerai bien gras sans qu'une seule bête perde un poil.

— Pauvre innocent, reprend l'hôtelier, tu ne sais pas ce qui te pend au bout du nez. Passe-toi plutôt de cretons et tiens-toi tranquille !

— Mêlez-vous de vos affaires, reprend Tit-Jean, et allez avertir le roi de mon offre.

L'hôtelier va donc dire au roi :

— Un jeune étranger vient d'arriver en ville. Il vous offre de garder le restant de votre troupeau dans les champs et dans les bois. Il ne manquera pas de vous les ramener bien gras sans qu'ils perdent un seul poil.

Le roi ne demande pas mieux que de profiter de cette bonne aubaine. Il envoie aussitôt ses serviteurs chercher le nouveau venu et lui dit :

— Tu prétends pouvoir garder mes bestiaux dans les champs et dans la forêt sans qu'un seul y perde un poil ?

— Oui, sire le roi, la peur ne me connaît point. Fiez-vous à moi !

Il part avec le troupeau, qui est bien chétif. Les vaches tricotent en marchant et les bœufs n'ont pas grand'façon. Tit-Jean les conduit en criant :

— Hahohot, hahohot !

Rendu dans la forêt, il s'assied sur une souche et monte la garde. A la longue, l'ennui le prend. Pour se désennuyer il va faire une promenade dans le sentier de la montagne. Qui aperçoit-il au bord d'un ruisseau ? Un nain qui se trempe les pieds dans le courant. Aussitôt qu'il a les pieds dans l'eau, le nain se met à grandir, il grandit à

vue d'œil, il grandit tellement que sa tête dépasse les plus grands arbres, atteint la cîme de la montagne. C'est un cyclope effrayant, épouvantable, le visage horrible, les dents pointues, un seul œil au milieu du front sous un toupet noir, barbelé. C'est lui, ce monstre, qui a détruit les animaux du roi pour s'en nourrir. Et l'armée du roi est tombée sous ses coups.

Tit-Jean n'a pas peur un seul instant. Il court jusqu'au sommet de la montagne, lève son sabre et d'un seul coup décolle la tête du géant de ses épaules. Elle roule jusqu'au bas de la montée en bondissant comme une grosse roche détachée.

Redescendu des hauteurs, Tit-Jean ne trouve pas le sentier battu mais il arrive à un château qui paraît abandonné. Son sabre sur l'épaule, il entre au château.

Merveille des merveilles ! Trois belles princesses viennent à sa rencontre.

— Princesses, par quelle aventure vous trouvez-vous dans ce château ?

— Nous ne sommes pas seules ici, mais gardées par trois géants. Ces géants sont cousins du petit nain qui a dévoré les troupeaux du roi notre père.

— Prenez courage, belles princesses ! Je viens de décapiter le nain qui a fini d'affliger le royaume.

— Pauvre jeune homme, les trois géants sont encore plus méchants que le nain du ruisseau.

— Les géants, ça me connaît, prenez-en ma parole ! Demain je les détruirai et vous serez délivrées.

La plus jeune des trois princesses lui fait un beau sourire et l'engage à ne pas oublier sa promesse.

Tit-Jean reconduit les vaches et les bœufs au château. Le roi n'en revient pas. Pour la première fois depuis des lunes, les vaches ont du lait en abondance.

— Sire le roi, demande Tit-Jean après la traite des vaches, n'avez-vous pas des filles au château, comme les autres rois ?

— Malheur de mes malheurs ! répond le roi. J'ai trois filles, belles comme le jour . . .

— Où sont-elles ? demande Tit-Jean.

— Elles m'ont été enlevées toutes les trois. Des géants les gardent captives dans leur château hanté, de l'autre côté de la montagne.

— Que me donnerez-vous pour récompense, demande Tit-Jean, si je tue les géants et si je vous ramène vos princesses ?

— Pauvre petit jeune homme ! Si tu savais que j'ai envoyé des gens d'armes, des armées pour maîtriser les monstres. Mais, c'est toujours la même chose : j'ai tout perdu. Quant à toi, si tu arrives à délivrer mes princesses — parole de roi ! — je te donnerai celle qui te plaît le mieux.

Le lendemain, au lever du soleil, Tit-Jean, le sabre sur l'épaule, reprend le sentier de la forêt. Il envoie le troupeau dans les prairies, brouter la bonne herbe fraîche au bord des ruisseaux, et il traverse la forêt jusqu'au château hanté.

Les géants ne sont pas encore revenus de leurs courses de la journée. Il soulève une cuve renversée près de la cheminée, et il se cache dessous.

Une fois rentrés, les géants se mettent à renifler :

— Ça sent la viande fraîche !

— Idiots, fous que vous êtes ! disent les princesses, taisez-vous donc !

Elles savent bien que les géants sont bornés, si on peut sans peine les tromper.

— Allez vous coucher tranquilles ! Votre faim de viande fraîche se passera.

Une fois couchés sur le plancher devant la cheminée, ils s'endorment. Tit-Jean soulève la cuve, brandit le sabre de sept lieues, le tourne sept fois au-dessus de sa tête. Les géants se réveillent en sursaut, mais trop tard pour se défendre. Le sabre décolle leur tête et les envoie rouler sur le pavé.

— Princesses, suivez-moi ! Rendons-nous au château de votre père, le roi. Ça fait assez longtemps qu'il vout attend.

A la vue de Tit-Jean et de ses princesses délivrées, le roi se met à rire et à pleurer. Il les conduit à la salle des banquets, où la table est dégarnie.

— Attendez, patientez ! dit-il. Demain ce sera fête, nous ferons boucherie. Et puis nous ferons des noces.

Se tournant vers le jeune brave, il lui dit :

— Choisis ! Prends celle des trois qui te plaît le plus.

— Mon choix est fait. C'est la cadette que je souhaite épouser.

Pendant les noces, le lendemain, le roi déclare devant toute sa cour rassemblée :

— Tit-Jean, tu vas hériter de mon château et de mon royaume. Ça te revient,

puisque c'est ton sabre de sept lieues à la ronde qui a mis fin à tous nos malheurs. Et puis, voilà le bol de cretons (de Kamouraska) que tu m'as demandé !



SOURCES

LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE, conte de la Collection Adélarde Lambert, publié dans *The Journal of American Folk-Lore*, août-septembre, 1940. Pages 119-123.

L'OISEAU D'EUREMUS, conte communiqué par M^{me} Juliette Caron-Dupont, qui l'a recueilli en 1946 du conteur Samuel Legros, Saint-Jean-Port-Joli; il le tenait de son frère. Ce conte n'a pas été jusqu'ici publié.

LE ROI AVARE, recueilli à Ottawa par M^{lle} Florence Harwood, en 1930; elle l'avait communiqué par écrit. Ce conte fut publié par M. Gustave Lanctot sous le titre de « Le roi Kanus », dans *The Journal of American Folk-lore*, juillet-septembre, 1931. Pages 237-238.

JEAN-LE-SOT, de la Collection Adé-
lard Lambert. Publié dans son état folklo-
rique dans *The Journal of American Folk-
Lore*, juillet-septembre 1923. Pages 31-33.

UN GROS AGRÈS, fut recueilli d'An-
nette Leduc, de Valleyfield, Québec, par
Gustave Lanctot, et publié par lui dans *The
Journal of American Folk-Lore*, en janvier-
mars 1916, pages 148, 149. Adapté ici au
goût des lecteurs.

LE LOUP MENTEUR, fut raconté
par Antoinette Leduc, de Valleyfield, Qué-
bec, et publié par Gustave Lanctot dans
The Journal of American Folk-Lore, en
janvier-mars 1916, pages 121, 122. Il est
ici adapté au goût des lecteurs.

OUVRE-MOI TA PORTE, est une
adaptation du conte du « Loup et le Re-
nard », publié par Gustave Lanctot, dans
The Journal of American Folk-Lore, en
janvier-mars 1916, page 141. Il avait été
appris à Saint-Constant de Laprairie, Qué-
bec.

LE SABRE DE SEPT LIEUES, est
une adaptation du « Sabre magique » que
j'ai recueilli, en 1915, d'Achille Fournier,

à Sainte-Anne de la Pocatière, et qui a paru dans *The Journal of American Folk-Lore* en janvier-mars 1916, pages 79-81.

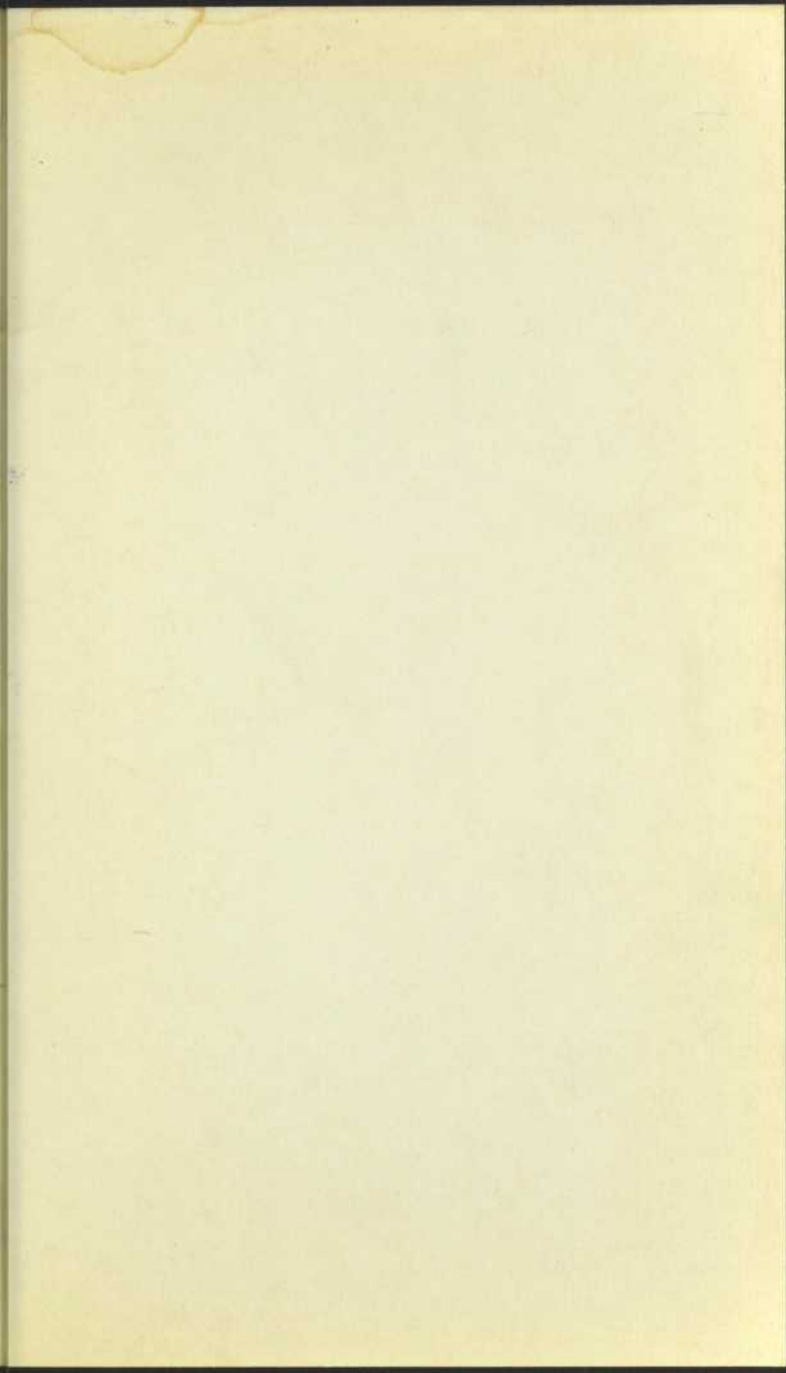


TABLE DES MATIÈRES

La vieille fée Aigruchonne	3
L'oiseau d'Euremus	16
Le roi avare	32
Jean-le-Sot	37
Un gros agrès	43
Le loup menteur	47
Ouvre-moi ta porte	51
Le sabre de sept lieues	54
Sources	62

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*

ALBERT LEBLANC
DORVILLE • 64 •



Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :
L'AIGUILLE QUI PARLE
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

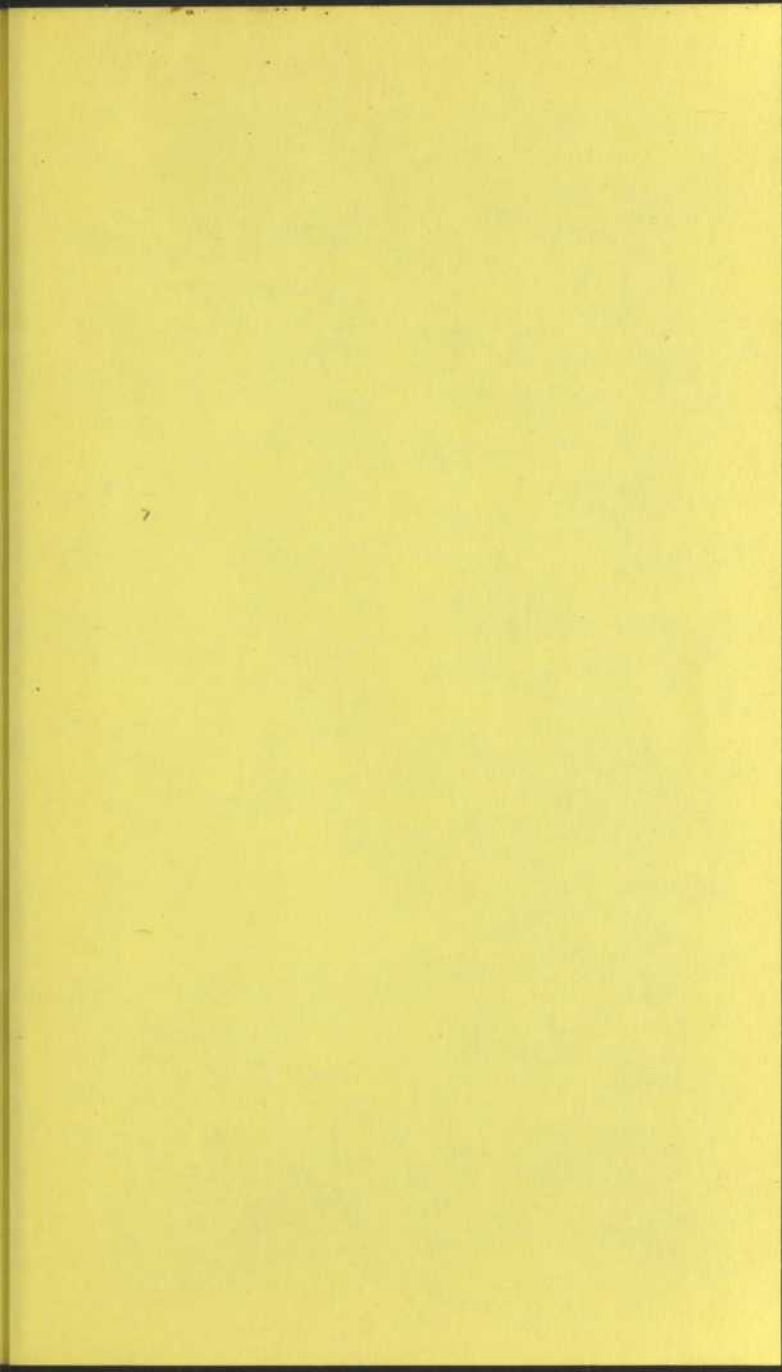
LES ÉDITIONS CHANTECLER

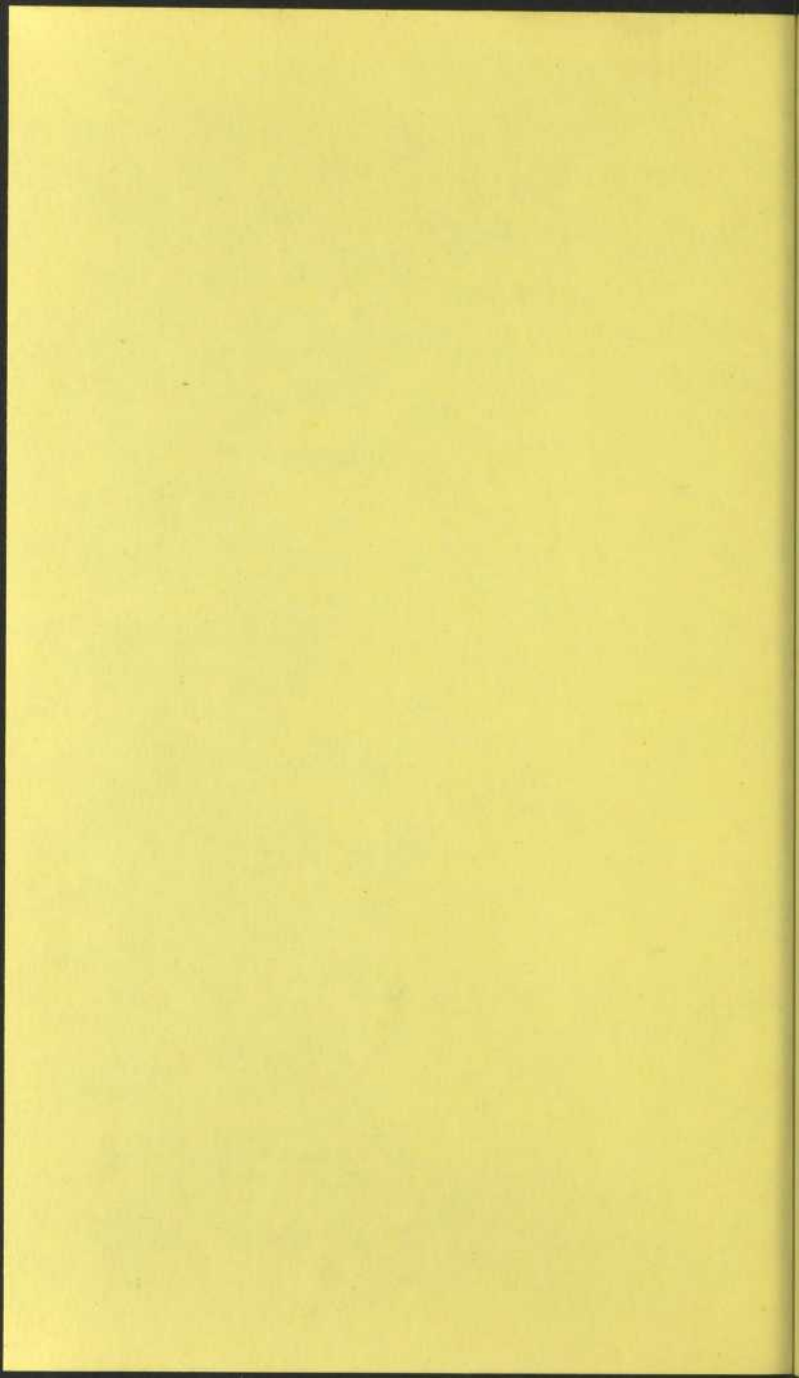
Ltée

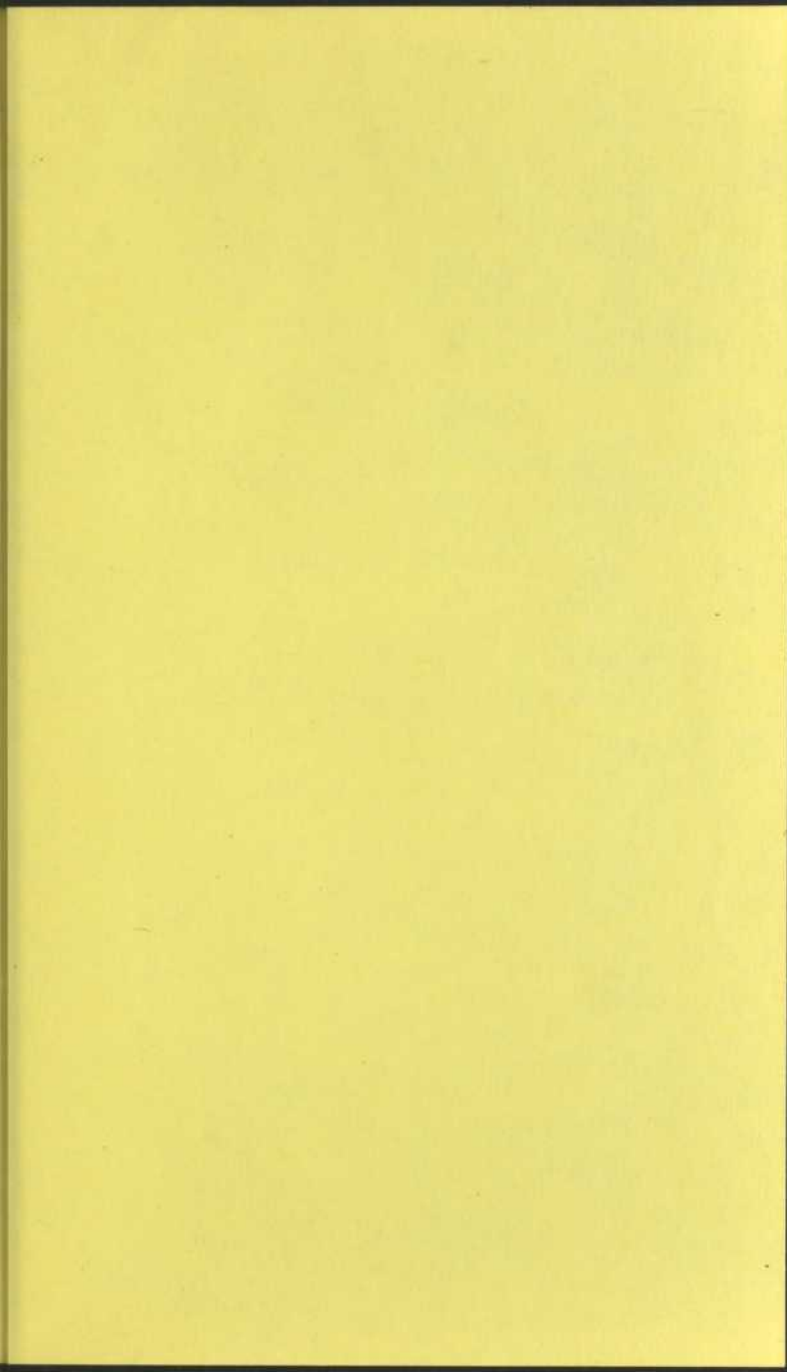
8125, ST-LAURENT

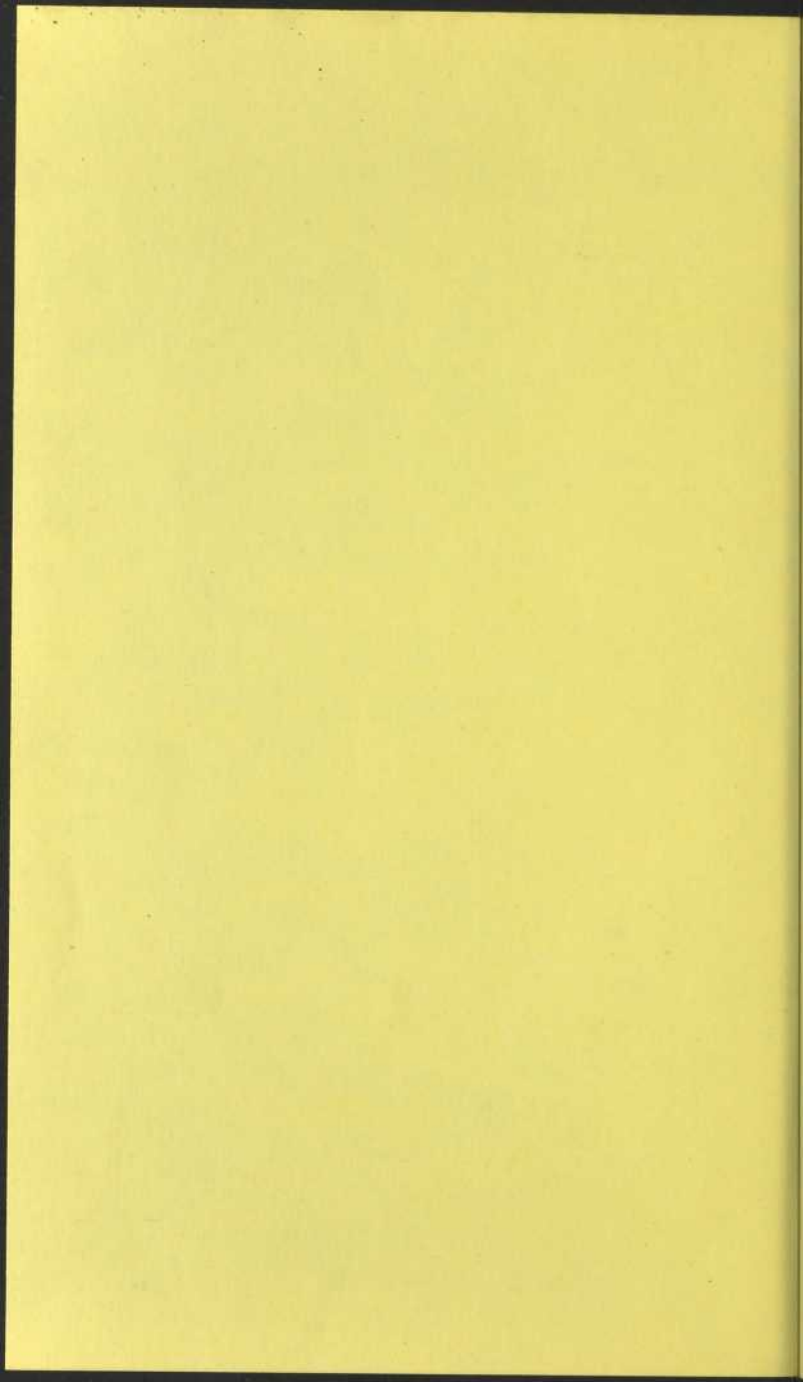
MONTRÉAL-14

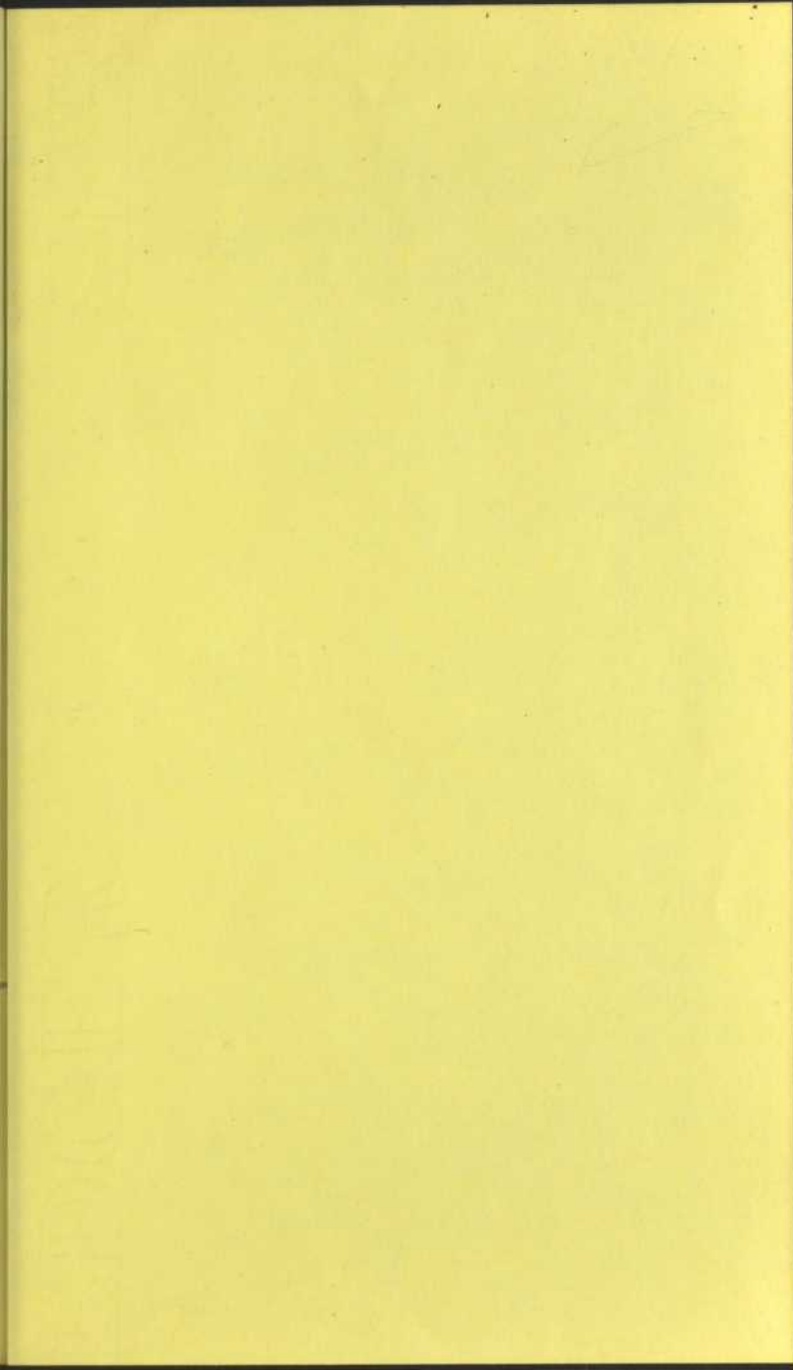
DUpont 8-5781 ★

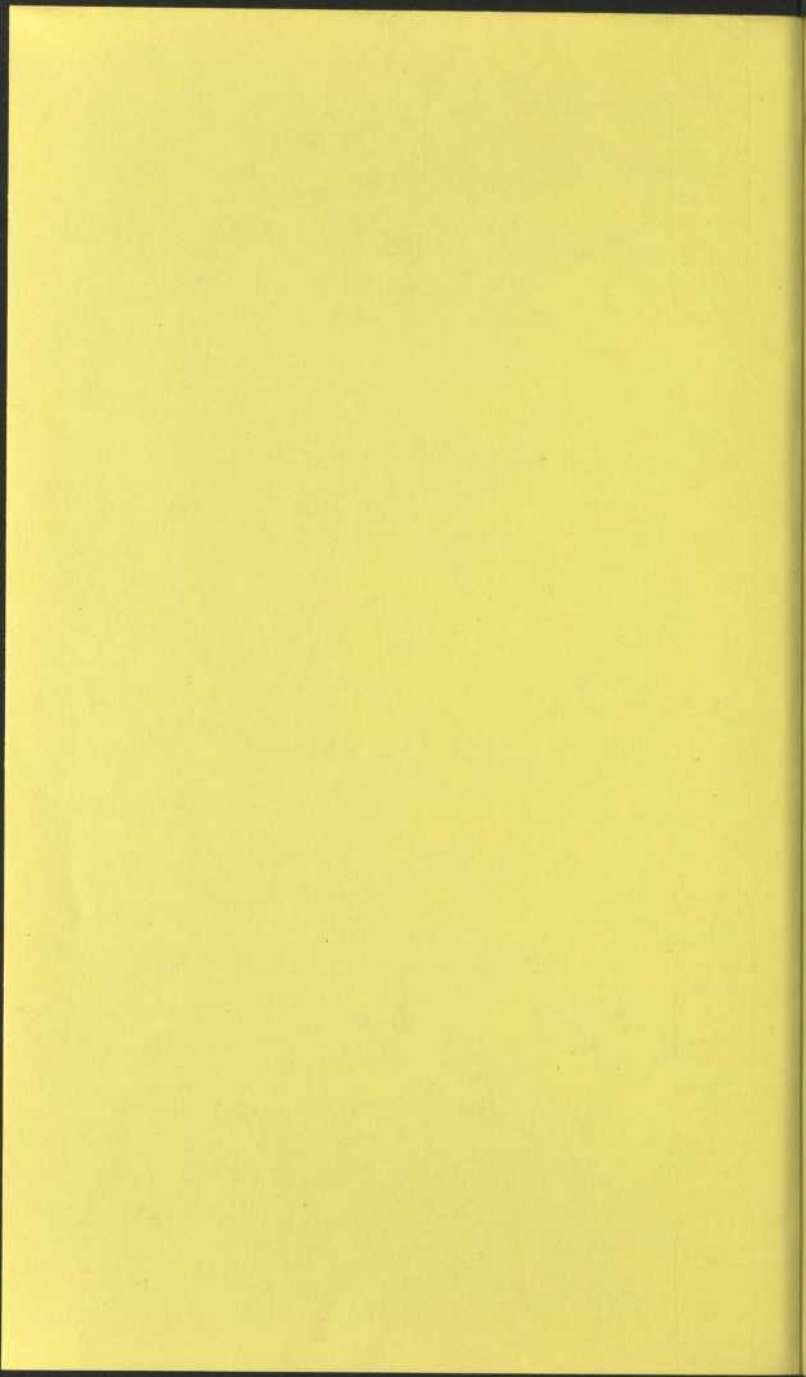


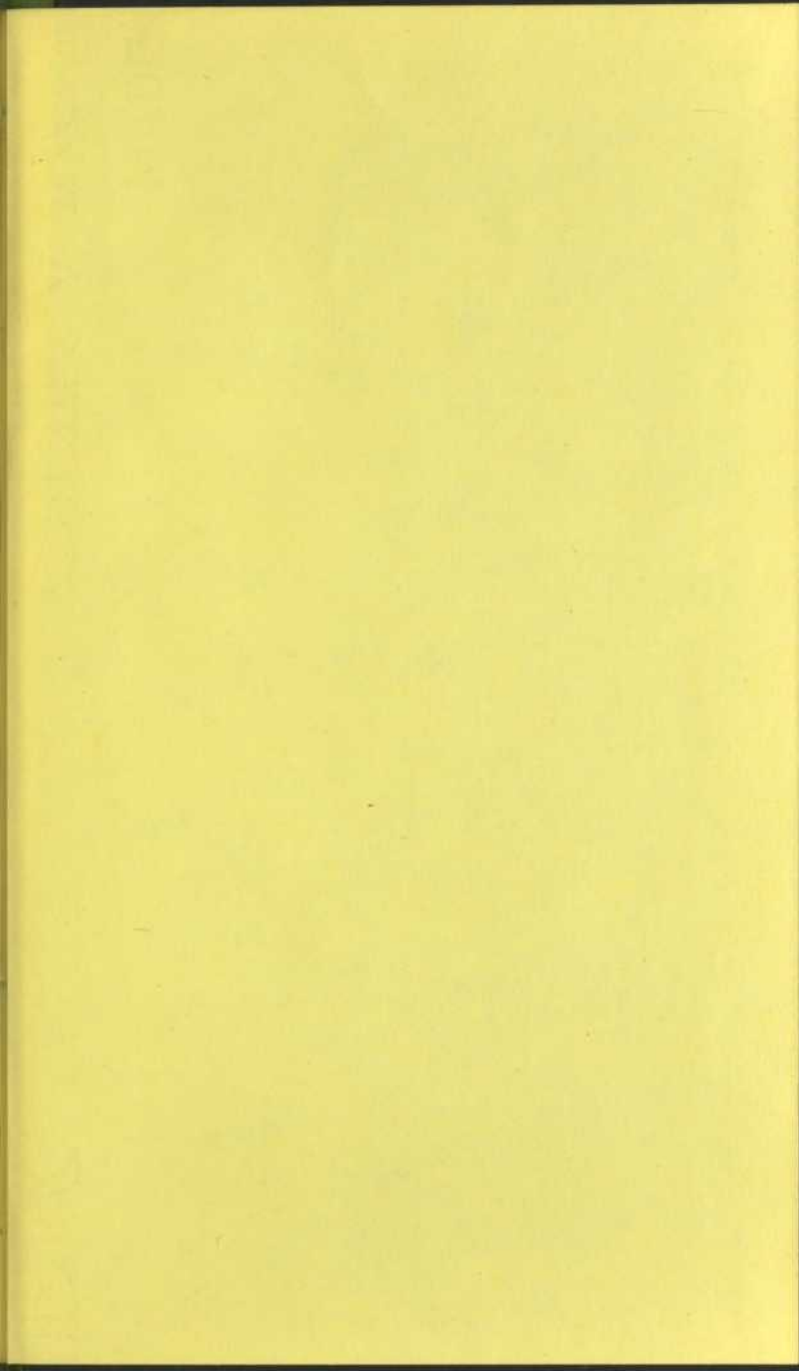


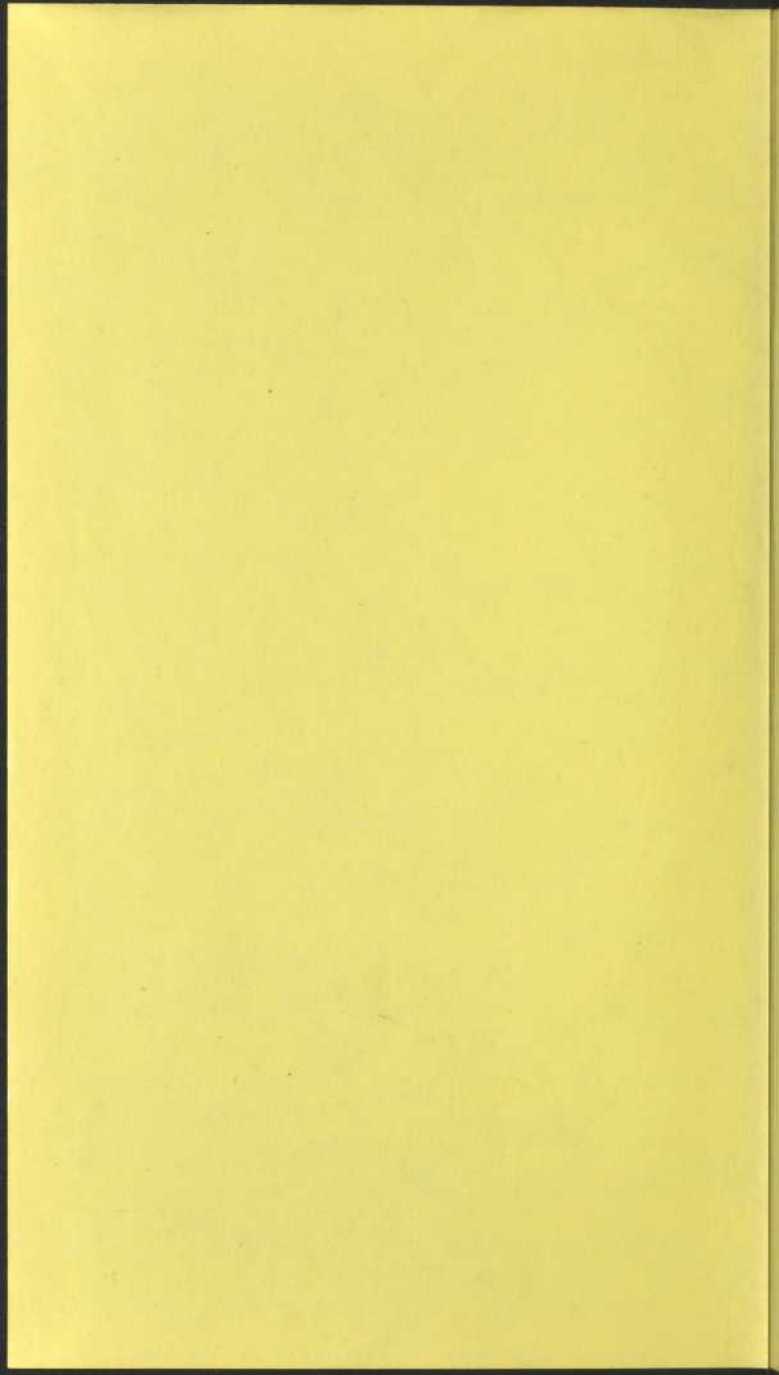


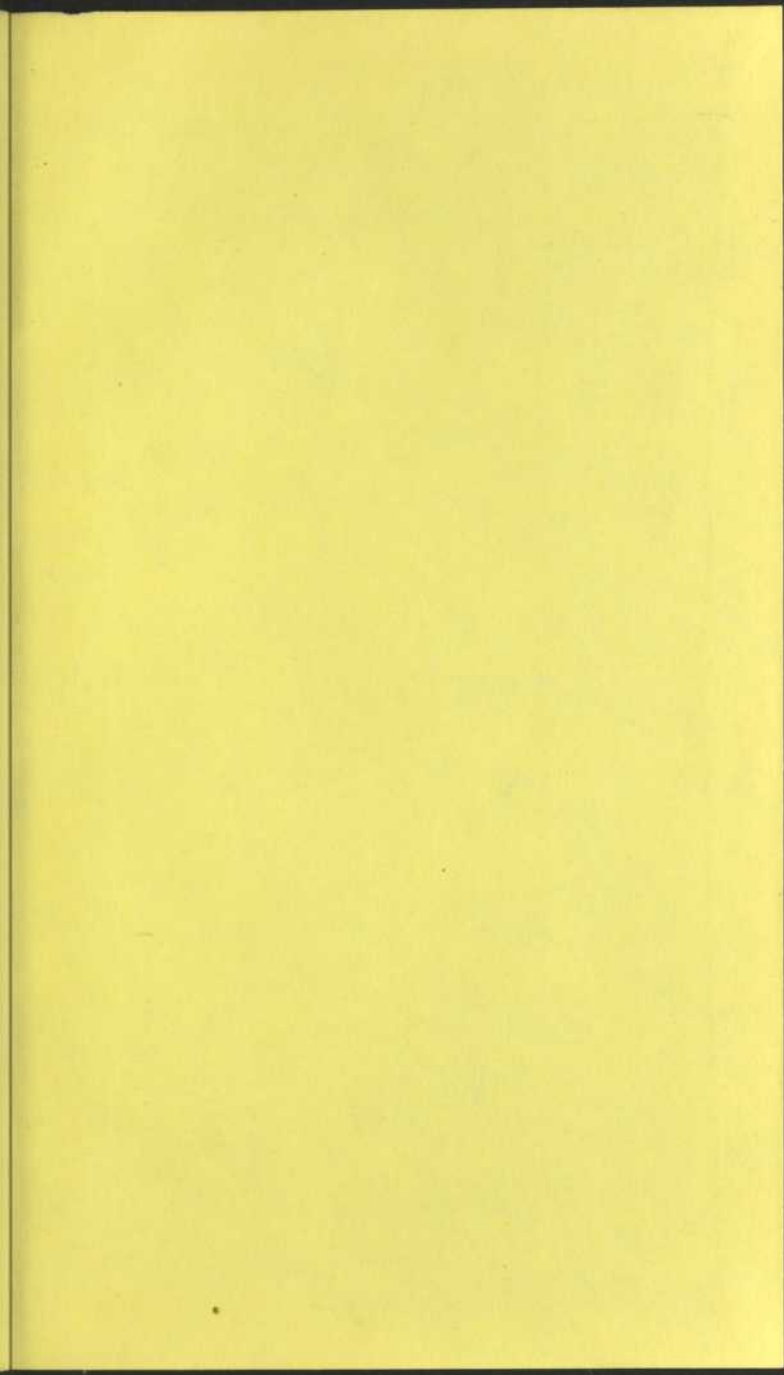


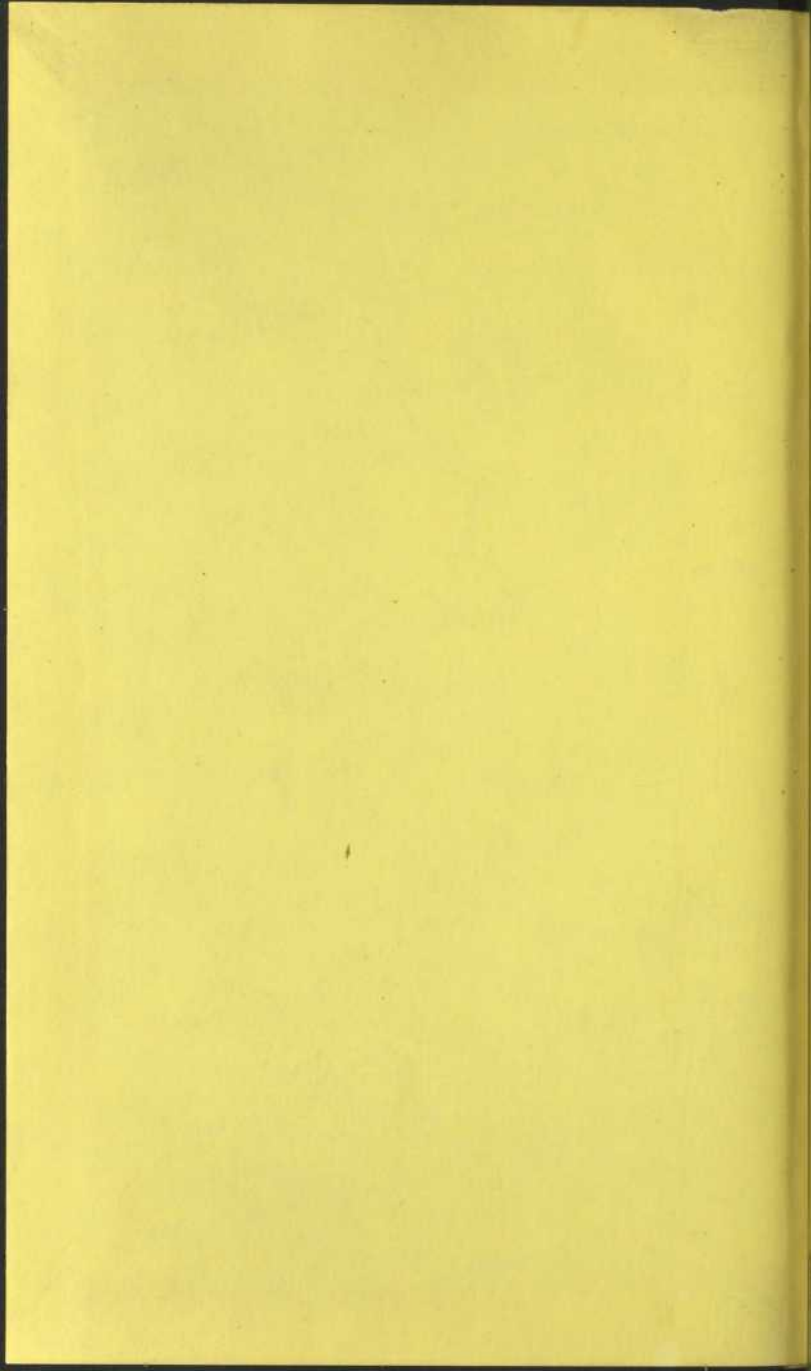


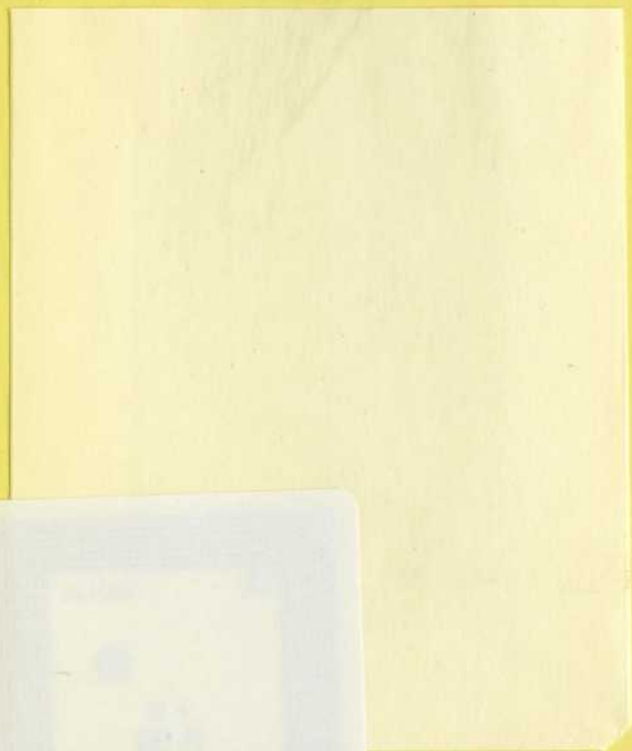












BNQ



000 435 498